64e ANNÉE (7e SÉRIE) N° 31 5 AOUT 1954

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr A. ROZIER
Protonotaire apostolique
Directeur

Mgr F.-M. CATHERINET
Protonotaire apostolique
Codirecteur

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. La Guerre à Dieu en U. R. S. S. — II. La structure des Nébuleuses spirales. — III. Voyage autour de ma Pelouse. — IV. L'An II du Gouvernement Malenkov. — V. Le danger atomique. — VI. S. Boniface et son temps. — VII. Le R. P. Cavallera. — VIII. L'Equipe volante rouge de Bologne. — IX. Les Origines du culte de S. Joseph. — X. Un pays inaccessible : la Mongolie extérieure. — XI. Le catholicisme en Afrique : statistique récente.

I

La Guerre à Dieu en U.R.S.S.

C'est le P. H. Chambre qui nous assure dans la *Revue de l'Action populaire* (juin 1954), qu'il se produit, en U.R.S.S. un *Renouveau de la Propagande antireligieuse* [1].

Rappelons que la Constitution de 1918 a proclamé là-bas la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Mais cette séparation ne fut appliquée de manière pacifique qu'à partir de la guerre de 1941 à 1945. Si des adoucissements se sont produits alors, ce n'est pas que le fait religieux, qu'il soit chrétien ou musulman, ait reçu la moindre autorisation officielle. Il est simplement toléré comme une survivance du passé. Et cette tolérance se traduit différemment selon les religions dont il s'agit. Le catholicisme a été et est toujours honni et combattu à outrance. Il a été détruit de fond en comble sous sa forme uniate. La lutte contre le Vatican, hargneuse et agressive, bourrée de calomnies et de mensonges grossiers, se poursuit sans arrêt.

Mais qu'en est-il de l' « orthodoxie » ?

On peut dire qu'elle jouit en fait d'un traitement de faveur. L'exercice du culte est garanti par la Constitution de 1936. Mais les manifestations non-cultuelles du fait religieux, c'est-à-dire l'enseignement religieux scolaire, la propagande religieuse par la presse, par le livre ou le cinéma, sont interdites. Au Concile de 1945, qui a élu le patriarche Alexis, l'Eglise orthodoxe, en contrepartie de la reconnaissance de la hiérarchie par les pouvoirs officiels, a dû voter un Statut ecclésiastique d'après lequel elle accepte la législation soviétique, interdisant tout apostolat et n'autorisant que le culte. L'expression écrite de la pensée religieuse se limite à la publication de quelques livres du culte et à une revue destinée au clergé : la *Revue du Patriarcat de Moscou*.

Telle est la législation. Mais tout le monde sait que les textes sont une chose et les réalités, une autre chose.

Il est certain que le culte dans les églises se déploie avec la même splendeur qu'autrefois, que les fidèles y accourent nombreux, que la prière y est ardente. Il n'y a aucun changement dans les idées, dans les traditions, dans les dogmes. Le seul fait que le culte est autorisé a d'immenses avantages, même au point de vue de l'instruction :

> « Le résultat principal, comme l'ont rappelé les plus hautes autorités de l'Eglise, est que, aujourd'hui, en des milliers de lieux, la Parole de Dieu est proposée à des centaines de milliers de personnes, dans les lectures à l'Office divin et dans les hymnes de l'Eglise. L'héritage spirituel des pères et des ancêtres est transmis aux fils. Les chefs (de l'Eglise) reconnaissent que c'est un héritage réduit ; mais ils considèrent que le seul fait de sa survie et de sa transmission est un grand résultat, dans des conditions peut-être plus mauvaises que celles des persécutions des premiers chrétiens. »

Tous les témoignages que l'on possède sur la vie en Russie attestent que le fait religieux y demeure très vivace, que 35 ans de communisme n'ont pas détruit l'idée religieuse, tant s'en faut, que sans doute des dizaines de milliers et de millions de personnes ont été poussées à l'apostasie et sont tombées dans l'irréligion ou l'indifférence religieuse, mais qu'il y a, même dans ces milieux, devenus étrangers à l'Eglise orthodoxe, un sentiment religieux qui subsiste sous des formes diverses.

Cependant il semble certain que « la pression idéologique antireligieuse, qui s'était affaiblie considérablement un peu avant 1941 et qui avait été pratiquement nulle durant la guerre de 1941-1945 recommence à croître lentement peu après sa conclusion. » Ce renouveau de persécution est plus sensible en pays musulman qu'en pays chrétien. L'essentiel de la position idéologique antireligieuse consiste dans l'argument suivant :

> « L'opposition entre le matérialisme et l'idéalisme (sous toutes ses formes) est irréductible, selon l'enseignement de Lénine dans *Matérialisme et Empirocriticisme*. Or, le marxisme est la forme achevée du matérialisme scientifique, et la religion est une forme d'idéalisme et trouve son fondement dans l'idéalisme. Il y a donc incompatibilité radicale entre marxisme et religion d'une part, entre science et religion d'autre part. »

Sur ce point, nous sommes en partie d'accord

[1] Voir aussi *Etudes* de juillet-août 1954, exposé du même P. H. Chambre.

avec le communisme, non certes en ce qui concerne la prétendue opposition entre la science et la religion, opposition qui, pour nous, n'a jamais existé et ne pourra jamais exister, mais sur l'opposition absolue entre le marxisme et la religion. Nous trouvons enfantines et ridicules les affirmations habituelles des revues communistes sur le fait que « le développement des sciences, principalement des sciences naturelles et physiques, montre qu'il n'y a plus de place pour le mystère dans un univers parfaitement connu et maîtrisé par l'homme. » A en croire les marxistes, la religion n'aurait été qu'un geste instinctif d'auto-défense contre un monde hostile et inconnu. Mais ce geste n'a plus de raison d'être.

Autre affirmation gratuite et stupide du communisme : « la religion n'est qu'une forme de l'idéologie capitaliste, qui a ses racines dans les conditions économiques et sociales du régime capitaliste et qui doit disparaître avec lui. »

En d'autres termes, la religion n'est qu'une survivance du passé ! Mon Dieu, oui, si l'on veut, comme la vie et la mort, comme le péché et la grâce, sont des « survivances » du passé, et qui n'ont guère de chance de disparaître à l'avenir, à moins que le communisme ne réduise l'être humain à l'état d'animal perfectionné.

On me dira que cette conséquence n'est pas inévitable. Pour quelques-uns, peut-être, pour des raffinés, des hommes cultivés, et qui se font une religion de remplacement, ce qu'on a appelé : *l'humanisme athée*. Mais cette religion-là, si religion il y a, ne sera jamais que celle d'une imperceptible minorité.

Ce qu'il faut observer, c'est que, le catholicisme mis à part, qui soulève contre lui le maximum d'hostilité en U.R.S.S., c'est contre l'Islam que le communisme se montre le plus méfiant et le plus méprisant. C'est, qu'en effet, depuis qu'une certaine paix religieuse s'était établie en Russie, les régions islamiques étaient revenues à une vitalité religieuse particulièrement frappante. C'est donc dans ces régions aussi que la lutte actuelle s'intensifie avec le plus de force contre l'idée religieuse. En dehors des arguments que nous avons résumés : opposition de la science et de la religion, du matérialisme et de l'idéalisme, les communistes attaquent l'Islam en le présentant comme une religion primitive, un « mélange chaotique de doctrines chrétiennes, juives et païennes », ou encore comme une importation étrangère venant des Arabes, des Turcs, des Persans, ou enfin comme une religion de l'immobilisme conservateur. Les revues et les conférences locales attaquent les usages musulmans, tels que le ramadan, le port du voile par les femmes, etc., tout cela au nom de la science ou de l'hygiène.

D'autre part, les revues communistes s'élèvent avec violence contre l'activité de certaines sectes protestantes d'avant-garde, telles que les Adventistes et les Baptistes, qui tentent cependant une impossible conciliation entre le christianisme et le marxisme.

Conclusion : la lutte continue donc. Le marxisme compte sur la culture scientifique répandue dans les masses pour détruire les vestiges d'un passé d'obscurantisme, c'est-à-dire les convictions religieuses. Pour l'instant, ses succès sont contrebalancés par l'intensité croissante des sentiments religieux dans de larges couches de la population russe.

II

La Structure des Nébuleuses spirales

Si les marxistes estiment que la science a chassé Dieu de la création, en en expulsant le mystère, les savants sont loin d'être tous de cet avis. C'est la réflexion que je faisais en lisant le début de l'article de Cecilia H. Payne-Gaposchkin, intitulé *Les Découvertes récentes sur la Structure des Nébuleuses spirales*, dans *Science et Avenir* (juin 1954).

« Où que ce soit, dit cet article, nous trouvons dans la nature des formes spirales : la fougère déroulant ses pousses, l'escargot, la coquille du nautile, le cyclone, le remous provoqué par une cuillère dans une tasse à café, l'eau qui se vide d'un lavabo en tourbillonnant. Aussi ne devrions-nous pas être très surpris de trouver des spirales, dans les grands systèmes stellaires tourbillonnant dans l'espace. Elles n'en demeurent pas moins *un problème mystérieux*[2].

Pourquoi certaines nébuleuses qui nous intriguent ont-elles une forme spirale et d'autres pas ? »

C'est qu'on se demande si les galaxies spirales nous donnent, ou non, « la clé de l'évolution de l'univers » ? Pas moins que cela !

Il y a un peu plus d'un siècle que William Parsons, troisième comte de Ross, découvrit la première nébuleuse spirale. Il se passionna aussitôt pour cette découverte. Dans la nature, « la structure en spirale signifie toujours : croissance, mouvement, changement. » Or, la nébuleuse spirale découverte par lui n'était pas animée d'un mouvement de rotation perceptible. Il en concluait qu'il y avait, dans l'espace, des lois de dynamique nouvelle qui se révèleraient bientôt à nous. Mais plus il étudiait les nébuleuses spirales, plus il les trouvait « mystérieuses et inaccessibles ». Plus les télescopes devenaient puissants, plus la structure de ces nébuleuses se révélait dissemblable de ce que notre dynamique terrestre laisserait prévoir.

Nous avons fait des progrès depuis lord Ross. Il ignorait que notre voie lactée constitue elle-même un bras de nébuleuse spirale, que les nébuleuses spirales sont toutes des univers séparés, formés chacun de milliards d'étoiles et situés à des distances inimaginables pour nous. L'immobilisme apparent des nébuleuses spirales vient de leur immensité. Plus un système est vaste, plus ses mouvements apparents semblent lents. *Exemple* : la nébuleuse Andromède, formée de plus de 100 milliards d'étoiles, est douée de dimensions si fantastiques, que si ses parties périphériques se mouvaient à la vitesse de 100.000 km-seconde, le déplacement des bras, pour nous, ne dépasserait pas 1/1000e de seconde d'arc par siècle, car la rotation complète exigerait 60 millions d'années !

Pourquoi des nébuleuses spirales ? Nous ne le savons pas mieux que lord Ross. *Comment?* Nous le savons un peu mieux.

Actuellement, on divise les nébuleuses en trois types généraux : *irrégulières, spirales* et *elliptiques*. On ne croit plus que les spirales soient la majorité. C'est surtout sur Andromède, la plus proche de

[2] C'est moi qui souligne.

nous — deux millions d'années-lumière seulement ! — que se portent les observations. Et l'on a découvert des points importants. Le premier de ces points est que toutes les étoiles ne sont pas de la même espèce ou race.

Il n'y a pas encore très longtemps, les amateurs d'astronomie — comme moi — pensaient que les étoiles ne différaient que par leur âge : étoiles *blanches* toutes jeunes ; *bleues*, adolescentes ; *jaunes*, mûres comme notre soleil ; et enfin *rouges*, vieilles, comme Antarès.

« On distingue aujourd'hui, dit notre article, deux grandes populations, deux grandes « races » d'étoiles ; dans chacune de ces populations, il y a des étoiles d'âge (et donc d'aspect) différent, mais à la diversité due à l'âge se superpose une nouvelle diversité, celle de la « race ». Ces deux types d'étoiles ont reçu le nom de population I et de population II. »

Et c'est la répartition de ces deux populations qui donne à l'ensemble de la nébuleuse son aspect de spirale ou d'irrégulière ou enfin d'elliptique.

Les bras de la spirale Andromède sont formés d'étoiles de la population I, baignant dans des nuages gazeux, mais très brillantes, puisque les géantes bleues qu'on y voit sont bien souvent 100.000 fois plus brillantes que notre soleil. Mais ces étoiles ne sont qu'un dizième du tout. Les 9/10^{e} des étoiles d'Andromède sont de la population II, beaucoup moins brillantes, c'est-à-dire ne dépassant pas, pour les géantes rouges, 200 fois la luminosité du soleil, et elles forment le centre de la nébuleuse. A l'endroit où la population II est le plus dense, la population I est absente.

Mais tout cet ensemble se meut-il ? Les astronomes en discutent, mais « la plupart des astronomes admettent que les bras d'Andromède (population I) sont à la traîne ». Cela veut dire que le centre se meut et que les bras suivent. Et on estime qu'il en est de même dans notre galaxie à nous.

Sans entrer dans le détail des procédés nouveaux mis en action pour percer le mystère de ces galaxies, nous devons rapporter ici les conclusions auxquelles — provisoirement sans doute — il convient de s'en tenir.

1° Une nébuleuse spirale se compose d'un corps d'étoiles de population II, avec remplissage assez léger d'étoiles de population I. Mais ces dernières sont toujours accompagnées de gaz et de poussières stellaires qui semblent jouer un rôle considérable dans leur luminosité. « On s'est aperçu, en effet, qu'il existe une relation étroite entre la localisation des étoiles super-géantes bleues de la population I et la matière obscure. » C'est aux endroits où cette matière obscure est le plus dense et là seulement qu'apparaissent les super-géantes bleues « Une étude poussée de la spirale d'Andromède, effectuée avec le télescope de 5 m. du Mt-Palomar, montre une chaîne d'étoiles bleues qui semblent sortir du noyau brillant et s'être alignées régulièrement le long d'un bourrelet de matière obscure. » Cette matière obscure est sans doute une nuée formée de poussières et aussi de gaz. Et elle est dotée d'une luminosité externe par des étoiles de la population I.

2° En général, les bras de la nébuleuse s'écartent de façon assez symétrique du noyau dense et l'entourent d'une quantité de branches et de parties étalées de façon variable. La structure en spirale est donc très complexe et nullement fixe. La rotation des bords est plus lente qu'au centre, exactement comme les planètes de notre système solaire vont moins vite, à mesure qu'elles sont plus loin du soleil. C'est ce qui prouve que « les bras sont à la traîne ».

3° Si on enlève, par la pensée toute la population I d'une nébuleuse spirale, elle devient elliptique. Et si on enlève toute la population II, on a une galaxie irrégulière avec tendance à montrer des bras en spirale. Cela semble suggérer que les nébuleuses spirales sont intermédiaires entre les elliptiques et les irrégulières. On croit que les systèmes elliptiques sont les plus vieux, et que partout où l'on voit des super-géantes bleues, c'est-à-dire soit dans les bras des spirales, soit dans les nébuleusse irrégulières, on a affaire à des formations jeunes. « L'ordre de leur développement doit donc être : des galaxies irrégulières aux elliptiques, en passant par les spirales. »

Mais nous ne savons toujours pas pourquoi les galaxies poussent des bras et pourquoi ces bras prennent la forme spiralée. Cependant on a introduit récemment, à titre explicatif, deux termes nouveaux en astronomie :

— *a*) le terme « turbulence ». Il s'agit de la turbulence gazeuse provoquant des remous au sein des matières obscures qui environnent les étoiles de la population I et les super-géantes bleues.

— *b*) le terme « hydrodynamique magnétique ». On sait, en effet, actuellement que l'espace interstellaire est perturbé par des champs magnétiques. « Une théorie moderne commence à considérer les galaxies comme de formidables électro-aimants, traversés de courant d'électrons circulant non dans des fils, mais dans des canaux de remous visqueux et agités, constitués par des gaz tourbillonnant autour du centre des galaxies. »

Conclusion : « demain, nous considérerons sans doute une galaxie essentiellement comme un électro-aimant gravitant et turbulent. »

Mais quand les marxistes nous disent que l'univers est désormais sans mystère, ils vont un peu fort !

III

Voyage autour de ma Pelouse

Il n'est sans doute pas nécessaire d'aller jusqu'à la nébuleuse Andromède, pour rencontrer le mystère dans la nature. Le professeur Léon Binet, lui, se borne à nous inviter à une promenade en sa compagnie, *Autour de sa pelouse*, dans un village de la Creuse (*La Revue des deux mondes* du 1er juin).

La pelouse est un beau tapis vert. La teinte verte est due à la chlorophylle du gazon, assimilant du carbone et dégageant de l'oxygène. Or, par cette chlorophylle, le gazon est un « purificateur chimique » et son rôle assainissant, obtenu grâce aux « phytoncides » récemment découverts, doit être retenu comme non-négligeable, dans la purification de l'air. De plus la chlorophylle a une action antianémique. On a extrait du gazon un produit éthéré qui a une valeur antirachitique. Tout cela nous

mène à conclure que « des végétaux modestes sont capables d'assurer la synthèse de cette vitamine antirachitique », que l'on croyait ne pouvoir trouver jusqu'ici que dans le foie de la morue. Levant les yeux, le professeur Binet aperçoit, autour de sa pelouse, des marronniers et des tilleuls. Or, le *marronnier* n'est pas seulement un arbre au feuillage élégant et précoce. Il produit un fruit, dans lequel on a découvert de la fécule et de la saponine. Ce fruit est utilisé en pharmacie, pour son action sur la circulation veineuse.

« J'ai relevé, dit le professeur Binet, plus de 46 spécialités pharmaceutiques de notre pays, dans la composition desquelles entre le marron d'Inde ; son intrait est devenu classique et peut être administré en solution, en pommade et en suppositoires. »

Quant au *tilleul*, nul médecin n'en peut parler sans citer le pouvoir calmant de ses fleurs. Les infusions de tilleul sont et restent indiquées pour appeler un sommeil bienfaisant. On pourrait tirer du sucre de la sève du tilleul, comme les Canadiens en tirent de l'érable.

De plus, les recherches personnelles du professeur Binet lui ont donné comme teneur en graisse du fruit entier du tilleul : 7,7 à 8,9 %, et de la graine seule, de 25 à 26 %, ce qui est énorme. Les feuilles lui ont fourni de la « farine verte », remarquable par sa teneur en azote. Cette farine renferme par ailleurs de la chlorophylle, et par suite a des propriétés anti-anémiques.

« Mélangée à de la farine d'orge, à de la farine de sarrazin ou à de la fécule de pommes de terre, agrémentée de quelques gouttes d'une essence de marjolaine, de bergamote ou de citron, cette farine a été précieuse et nous connaissons des cas d'anémie qui en ont heureusement bénéficié. »

Si, en temps d'abondance, nous négligeons ces sources possibles d'alimentation, les abeilles continuent, elles, à visiter les fleurs du tilleul et à nous donner ainsi le meilleur des substances qu'elles contiennent. L'idéal serait de boire chaque soir une infusion de tilleul, sucrée au miel de tilleul !...

Autour du tilleul s'enroule le *lierre*. Les ménagères utilisent une eau additionnée de feuilles de lierre — portée à ébullition durant 15 minutes — pour y tremper ensuite des lainages tachés, ils sont parfaitement nettoyés. Mais le lierre a un redoutable pouvoir de destruction des globules rouges. On ne s'en sert qu'en médecine externe.

Au-delà de la pelouse, une haie sépare la cour du pré. Cette haie contient d'abord des *églantiers*. Les fruits de l'églantier ou *cynorrhodons* — terme qui veut dire *roses de chien* — sont riches en vitamine antiscorbutique C. On en fait, en Alsace surtout, une confiture que le professeur Binet estime « précieuse pour lutter contre la fatigue musculaire et aussi pour se protéger en hiver contre les méfaits du froid. »

Auprès des églantiers, il y a de l'*aubépine*. Les abeilles en font une sorte de miel. Les baies desséchées et réduites en poudre, servent à la préparation d'un thé indigène. Mais au point de vue médical, les fleurs, les baies, l'écorce de l'aubépine sont employés en extraits ou teintures « pour calmer le cœur », c'est-à-dire contre l'éréthisme cardiaque.

« Que de spécialités pharmaceutiques contiennent du *cratægus* (nom latin de l'aubépine), écrit M. Binet. J'en connais personnellement un grand nombre... ».

Mais voici, auprès de l'aubépine, un arbuste aux tiges raides et aux fleurs d'un jaune éclatant : le *genêt à balais*. Une merveilleuse « usine synthétique ». On en tire un textile de qualité. On en extrait la spartéine, si utile dans la thérapeutique du cœur et d'une application intéressante parmi les médicaments *ganglioplégiques*, c'est-à-dire qui ont le pouvoir de couper la conduction nerveuse au niveau des ganglions du système nerveux autonome (grand sympathique et parasympathique). De plus on a pu isoler de la plante un principe hypertenseur ayant les effets de l'adrénaline. Les fleurs de genêts ont des effets diurétiques en infusion. Le genêt exerce aussi une action antitoxique à l'égard du venin de la vipère. Les bergers d'Auvergne ont pu remarquer que les moutons et les chèvres ayant brouté du genêt sont réfractaires à ce venin. On a expérimenté cette efficacité sur des cobayes. Un mélange de sulfate de spartéine tirée du genêt et de venin de vipère rend ce dernier inoffensif. Le Dr Binet ne s'étonne plus, connaissant l'utilité antitoxique de cette plante, de voir ses lapins se jeter sur elle quand on leur en donne ! Et le *Larousse ménager* recommande de donner du genêt de temps à autre aux lapins pour éviter la coccidiose, ou maladie du gros ventre.

La promenade autour de sa pelouse conduit le docteur vers des arbrisseaux bien connus : le houx, le genévrier, l'épine-vinette, la clématite, la ronce.

Les feuilles de *houx* servent à préparer le vin de houx, utilisé en Limousin contre les fièvres intermittentes.

Les baies de *genièvre* sont précieuses : elles renferment 0,5 à 1,5 % d'huile volatile, 10 % de résine, 30 % de sucre, des sels de potassium et de calcium, 0,3 % d'une substance amère, dite junipérine. Elles ont des propriétés antiputrides et diurétiques, et on les emploie dans les affections urinaires causées par les colibacilles. On en fait une liqueur : le gin.

Le *sureau* a des fleurs sudorifiques, dont on se sert pour faire transpirer un malade fébrile, voire même dans l'érysipèle.

L'*épine-vinette* a des baies dont on fabrique une limonade supérieure à celle qui est faite au citron (40 à 60 gr. de suc de fruit par litre d'eau). La berbérine, extraite de l'épine-vinette, a un effet paralysant sur le sympathique.

La *clématite* ou vigne blanche servait aux gueux à se faire des ulcères artificiels, pour apitoyer les gens, mais on vient de lui découvrir des qualités antibiotiques remarquables.

Enfin, la *ronce* existe partout. On en distingue onze sous-genres dans les seules ronces noires. Il est classique ici de parler de sirop de mûres et d'infusion de feuilles de ronces, pour les maux de gorge. Et l'on pourrait continuer encore longtemps ainsi, car où est le jardin qui n'a pas au moins quelques orties, quelques liserons, du millepertuis, etc. ?

« Ainsi, conclut le Dr L. Binet, tout ce qui entoure ma demeure creusoise m'éclaire sur les bienfaits de la biologie et sur la puissance de la thérapeutique par les plantes. »

Mais s'il est admirable pour l'homme d'avoir pénétré tous ces secrets de la nature et d'en avoir conquis les richesses, combien n'est-il pas plus admirable que Dieu ait mis tous ces trésors à portée de notre intelligence et de nos mains, voire des instincts des animaux [3].

Redisons donc avec Péguy :

« La foi, ça ne m'étonne pas...
J'éclate tellement dans ma création ;
Dans le soleil et dans la lune et dans les étoiles,
Dans toutes mes créatures ;
Dans les astres du firmament et dans les poissons de la mer,
Dans l'univers de mes créatures,
Sur la surface de la terre et sur la face des eaux,
Dans le vent qui souffle sur la mer et dans le vent qui souffle dans la vallée,
Dans la calme vallée...
Dans les plantes et dans les bêtes et dans les bêtes des forêts... »

(Le Porche du Mystère de la deuxième Vertu, début).

IV

L'an II de Malenkov

Nous ne dirons jamais que l'homme a percé tous les mystères. Même s'il n'y en avait plus du tout dans la nature, il en resterait dans le cœur des hommes, et notamment dans le cœur des dirigeants soviétiques. C'est ce qui ressort de l'article de M. Arcady Stolypine, intitulé *L'An Deux du Gouvernement Malenkov*, dans *La Revue des deux mondes* (1er mai 1954).

D'après cet auteur, c'est « la solidité même du régime qui est mise à l'épreuve, dès la mort de Staline. » Il distingue, en effet, en cette première année de Malenkov :

« 1° Tentatives de « la direction collective » d'asseoir le gouvernement et le parti sur une base plus solide ;

2° Contradictions et tâtonnements en ce qui concerne la nouvelle structure gouvernementale.»

Comme tous les grands dictateurs, Staline gouvernait par son prestige personnel et par la terreur. Il ne tolérait aucune valeur auprès de lui. Il avait ainsi installé partout la routine bureaucratique et l'irresponsabilité des institutions essentielles : le Parti, le Komsomol, les Syndicats et la Direction politique de l'armée.

Après sa mort, il y eut d'abord le conflit Malenkov-Beria. On sait que Beria fut « liquidé ». Pour arriver à ce résultat, une Cour suprême fut réunie du 18 au 23 décembre 1953. La composition de cette Cour est suggestive : trois membres du Comité central, dont un de l'armée, un des syndicats, un du Parti communiste. Visiblement, on veut réorganiser et consolider le régime autour du Comité central du Parti.

Bien. Mais en face de ce premier indice, en voici un tout contraire : Malenkov quitte le secrétariat, après une semaine mouvementée de discussions (6-14 mars 1953). C'est Nikita Khrouchtchev qui en prend la direction et il est assisté de marxistes purs, Souslov, Chataline et Pospelov. Soudain, ce secrétariat, après la chute de Beria, se montre agressif ! Khrouchtchev place des « durs » aux leviers de commande.

« L'activité du secrétariat tend nettement à un isolement psychologique des cadres subalternes du Parti et donc, en définitive, à une limitation sensible de la base politique et sociale sur laquelle les autres chefs du régime voudraient, semble-t-il, s'appuyer. »

Il serait sans doute excessif de parler d'une rivalité Malenkov-Khrouchtchev, mais notre article n'hésite pas à constater ceci :

« En ce qui concerne les problèmes de l'Etat, Khrouchtchev, en qualité de premier secrétaire, fait nettement contrepoids au chef du gouvernement. »

Et encore :

« Donc, la « direction collective » tend à se cristalliser autour de deux pôles, dont l'optique ne semble pas pareille. »

Il existe donc un certain « dualisme » dans le régime, ce qui prouve que Staline n'a pas laissé de successeur assez fort pour imposer ses vues.

« Cette absence d'unité de vues, difficile à concilier avec les exigences du totalitarisme, se répercute sur la composition et sur les activités du gouvernement de l'URSS. »

Sans doute, Malenkov est à la tête de l'exécutif. Mais visiblement, il tâtonne. Ainsi, quand il prend le pouvoir, au 6 mars 1953, il existe 52 ministères. Par paliers, il les ramène à 27. Mais, le 7 septembre, Khrouchtchev annonce au Comité central la faillite de la politique économique stalinienne. L'Economie rurale, notamment, déclare-t-il, produit moins en 1953 qu'en 1913 ! Sur quoi, Malenkov fait machine arrière, et reconstitue les ministères qu'il a détruits. Au 16 mars 1954, de 27, ils sont revenus à 37, et ils sont confiés à des hommes neufs ! Cependant, l'un d'eux, Alexis Kozlov, à qui on avait confié les sovkhozes, est l'objet, de la part de Krouchtchev, dans un rapport du 23 février, d'accusations effarantes qui ne seront rendues publiques qu'au bout d'un mois, signe certain d'un désarroi grave.

« Sur le plan gouvernemental, il se passe donc en URSS quelque chose de nouveau et d'inexplicable. Il s'agit, sans l'ombre d'un doute, d'un affaiblissement de la structure interne de l'URSS... »

Mais, passons aux « réformes » des successeurs de Staline. Il existait un grand malaise après cette mort. Une détente s'imposait. C'était un peu comme après la mort de Robespierre. Mais il fallait opter entre des concessions aux intellectuels et bureaucrates — aux ouvriers — ou aux paysans.

Céder sur toute la ligne eût été dangereux. On choisit de favoriser d'abord les intellectuels et bureaucrates. Le niveau de vie de cette couche privilégiée devint nettement « plus aisé et plus civilisé ». Les magasins des grandes villes, Moscou et Leningrad, regorgent de marchandises. Les portes du Kremlin s'ouvrent pour des bals avec invitations mondaines. On convie des compagnies étrangères telles que la Comédie française à venir jouer à Moscou. On sait quel accueil chaleureux a été réservé à nos acteurs et actrices ! D'autre part, on

[3] Pour connaître plus en détail les merveilles signalées par le Dr Binet, on aimera consulter le savant ouvrage de M. le chanoine P. Fournier : *Le livre des Plantes médicinales et vénéneuses de France*, 3 vol. grd in-8, « Encyclopédie biologique », XXI, Paris, Lechevalier (cf. *Ami*, 1948, p. 48, 623 ; 1949, p. 223).

rassure les intellectuels au sujet de leur sécurité personnelle, en affirmant bien haut que désormais les droits de chaque citoyen sont protégés par la loi. Au témoignage de tous ceux qui ont franchi récemment le rideau de fer, les techniciens et intellectuels soviétiqus « ont tendance à se départir un peu de leur attitude d'automates ». On sent qu'ils ont mis bas la muselière. Dans le domaine intellectuel, il semble qu'une certaine liberté d'opinions est en train de se manifester.

« Le besoin s'éveille donc, même dans les milieux bureaucratiques de l'URSS de connaître les courants de pensée qui se situent hors des limites du marxisme. Donc les faits réduisent à néant la formule qu'on attribue à Malenkov et qui caractérise bien, même si elle est imaginaire, ses tendances. Elle s'exprime par ces mots : « Qu'ils se gavent tant qu'ils veulent, pourvu qu'ils réfléchissent le moins possible ! »

Entre les ouvriers et les paysans, la tendance de Malenkov avait été d'abord de favoriser les ouvriers. Il était contre la propriété paysanne, même dans les étroites limites que Staline avait d'abord autorisées et qu'il regrettait. Or, Malenkov, a déclaré récemment :

« Le gouvernement et le Comité central du Parti ont décidé aussi de corriger et de modifier sensiblement l'attitude injuste qui a été adoptée chez nous, à l'égard des petites exploitations agricoles dont disposent individuellement les kolkhoziens... »

On ne revient sans doute pas à la NEP, mais à l'état de choses de 1940. Pour les marxistes, c'est une concession grave. On fait nettement machine arrière.

Conclusion : « Il est manifeste que l'an deux du régime Malenkov débute sous le signe d'un malaise intérieur, dont il serait désormais vain de nier l'existence. »

Ce malaise pèse sur le jeu diplomatique du Kremlin et il tend à le rendre plus rigide, par besoin de voiler les faiblesses internes. Mais les occidentaux doivent éviter de consolider un régime en perte de vitesse, par des concessions qu'il appellera des victoires.

« Le temps ne travaille plus, comme par le passé, au profit du totalitarisme marxiste, engagé désormais, sur le sol russe, dans la voie d'une décadence irrémédiable. Il faut éviter de lui venir en aide de l'extérieur et de prolonger, par ce moyen, sa durée, avec tous les dangers qu'une pareille survie réserverait à tous les peuples. »

V

Le danger atomique

De tous ces dangers, le plus grave est sans nul doute celui de la course aux armements atomiques, car il est sans exemple qu'une course aux armements, dans le passé, n'ait pas amené la guerre. Cela nous amène à considérer une grave question, celle du « *danger atomique* ».

Il a été dit, en effet, qu'Einstein avait déclaré qu'il suffirait de l'utilisation de 40 bombes H, pour déverser dans l'atmosphère assez de carbone 14, radioactif, pour empoisonner toute l'humanité et détruire toute vie sur la terre. Or, justement, dans la revue *Science et Avenir* de mai 1954, A. Ducrocq, sous le titre « *Les Nouvelles bombes au lithium* », examine le problème qui nous préoccupe, et met en sous-titre : « *L'Explosion des nouvelles bombes au lithium représente-t-elle une menace pour la planète?* »[4]

Nous irons tout droit à cette question même, sans nous attarder à la composition de la *bombe L*, c'est-à-dire *bombe au lithium*, qui semble devoir se substituer à la fameuse *bombe H*, ou bombe à hydrogène. Et nous ne parlerons, d'après A. Ducrocq, que du danger « pour la planète », de ces bombes.

Un premier point qui semble bien établi, c'est que l'action directe sur l'eau des océans ou les composants de l'air respirable, est exclue :

« Précisons, dit notre article, que le danger de voir des réactions en chaîne se perpétuer avec le milieu ambiant — par exemple avec l'hydrogène des océans ou l'azote de l'atmosphère — ne paraît pas réel : il semble en effet démontré qu'en aucun cas, sur notre Terre, ne peuvent être réalisées les conditions critiques nécessaires pour que prenne naissance une réaction en chaîne divergente. »

Cela veut dire qu'en aucun cas, on ne verra les océans prendre feu, comme de l'essence, pas plus que l'air s'enflammer, comme du gaz.

Les bombes sont donc capables de ravager une capitale. En cas de guerre atomique, il est probable que la plupart des villes importantes du globe seraient réduites à néant.

« En revanche, de ce point de vue, il n'y a pas de danger direct pour l'existence de la planète ; notre Terre encaisse en effet des chocs comparables lors des phénomènes sismiques, indépendant de la chute des météorites géantes. »

Mais ne nous rassurons pas trop vite, cependant. Si l'explosion elle-même d'une bombe n'exerce ses ravages que dans une étendue limitée, il faut ajouter tout de suite, qu'elle répand dans l'atmosphère des « cendres » radioactives, qui peuvent provoquer les plus sérieuses inquiétudes. A Hiroshima, l'explosion elle-même tua environ 40.000 personnes. Mais dans la première semaine, la radioactivité laissée par l'explosion, en tua 80.000 autres. Et cette radioactivité se fit sentir, durant plusieurs années, même chez des personnes qui, en apparence, avaient été épargnées.

Regardons-y donc de plus près. C'est le rayonnement *gamma* de l'explosion, qui agit principalement. Il frappe tout ce qu'il rencontre sur sa route : les gaz de l'atmosphère, les végétaux, les animaux, les minéraux, les objets les plus divers. Et il les rend radioactifs. Il crée ainsi du radiofer, du radiocuivre, du radioazote, du radiocarbone, etc.

« Autrement dit, l'explosion atomique se traduit par la création d'une immense masse de corps radioactifs qui, à leur tour, deviendront, pendant un temps plus ou moins long, émetteurs d'un rayonnement gamma susceptible d'attaquer notre organisme... »

Supposons donc qu'une bombe ait éclaté, sans tuer personne, ou en ne tuant que les habitants sans abri d'un secteur limité, il ne faut pas croire que tout danger ait disparu. Les personnes qui sortent de leur abri ne sont pas au bout de leurs peines :

« Au-dessus d'elles, l'atmosphère charrie un impressionnant nuage de poussières radioactives, tandis que,

[4] Le même sujet, très actuel, est traité par M. E. Nahmias, dans *Science et Vie* de juillet 1954.

tout autour, le terrain est bien « empoisonné », toutes les substances ayant été rendues partiellement radioactives. Et c'est bien là que le vrai drame commence. »

Sans doute, cette radioactivité est inégale selon les éléments. Voici le tableau donné par notre article :

« Ce sont notamment : — un radioxénon, dont la période est de 5,5 jours ; — un radiokrypton, de période de dix ans ; — un radiophosphore de période de 14 jours ; — un radiofer de période de 4,4 ans ; — un radiocarbone, de période de 5.700 ans. »

Chaque explosion laisse donc dans l'atmosphère des résidus capables, plus ou moins, de s'additionner. Et ce n'est pas seulement l'explosion d'une bombe qui agit de la sorte. Les « piles atomiques » en font autant, et laissent des résidus, dont la neutralisation est fort embarrassante. Assurément, on s'efforce de les stocker plus ou moins longtemps, mais en fin de compte force est bien de les évacuer dans l'atmosphère.

Venons-en spécialement au radiocarbone, dont la « période », c'est-à-dire la durée de radioactivité est de 5.700 ans. On pouvait croire que ce radiocarbone est une masse négligeable en face de celui qui est créé indirectement par le rayonnement cosmique. Malheureusement, on ne tient pas compte, en raisonnant ainsi, du fait que les déchets atomiques ne sont pas dilués ou éparpillés de façon complètes dans l'atmosphère. Les déchets gazeux restent groupés en « nuage ». Ce nuage prend naissance à une altitude très élevée, voire dans la stratosphère. Il échappe donc à toutes les prévisions météorologiques.

« On a seulement constaté que les nuages atomiques sont capables de faire plusieurs fois le tour de la Terre, en provoquant localement des phénomènes d'ionisation accentuée. »

Récemment, un observatoire français — donc placé très loin des centres d'explosions atomiques — a pu enregistrer, durant plusieurs heures, une ionisation atmosphérique double de la normale. Il est donc naturel de penser que plusieurs explosions, surtout si elles mettent en œuvre plusieurs tonnes de matière active, peuvent donner naissance à des « nuages de la mort », qui se mettront à voyager dans la stratosphère, pour provoquer, par endroits, des catastrophes inattendues ! Et ce qui n'est pas rassurant, c'est que les calculs des savants se sont trouvés à maintes reprises déjoués par les faits.

Lorsque, par exemple, les observateurs américains revinrent à Bikini, un an après l'explosion d'essai, ils trouvèrent au voisinage de certaine végétation une radioactivité un million de fois plus intense que ce que leurs calculs avaient permis d'escompter. Il y a donc des végétaux capables d'accumuler de la radioactivité !

« Sur ces bases, conclut notre article, une science passionnante est... en voie de se constituer, représentant une véritable « biologie nucléaire », fertile en surprises. C'est seulement lorsque celle-ci sera parvenue à un stade suffisamment avancé que pourra être formulé un diagnostic précis sur les dangers de la radioactivité artificielle inconsidérément répandue par l'homme. »

Voilà qui n'est pas très rassurant ! Or, je trouve à peu près la même note, sous la plume de René Sudre, qui étudie *la bombe H*, dans *La Revue des deux mondes* (1er mai). Quand il en vient à la bombe au lithium, il écrit ce qui suit :

« On nous assure que ses effets radioactifs après l'explosion sont faibles et qu'on pourrait les rendre négligeables par un savant dosage des composants. Mais on pourrait au contraire les accroître considérablement, si l'on voulait étendre les dommages aux populations lointaines et à leur descendance. Il n'y aurait qu'à inclure dans la bombe des éléments capables de fournir des atomes radioactifs de longue période, comme le radiocobalt 60, qui dure des années... »

Et il conclut par cette phrase étonnante :

« On voit que Satan a encore beaucoup de travail dans les usines nucléaires ! »

Mais en somme à quoi doit-on ces usines, sinon à la menace communiste et au refus de l'U.R.S.S. d'organiser un contrôle international efficace sur toute cette infernale industrie ?

VI

Saint Boniface et son Temps

Tournons résolument le dos à ces perspectives d'avenir et cherchons un refuge dans le passé. Dans le *Month* de juin 1954, le grand historien catholique anglais Christopher Dawson nous parle de *Saint Boniface et son Temps*.

Ce « Temps », on le sait, est le VIIIe siècle. Le martyre de saint Boniface, non loin de Dokkum, en Frise, se produisit, en effet, le 5 juin 754.

« Après douze cents ans, écrit M. Dawson, il est grand temps de nous souvenir de saint Boniface. Il n'y a pas de doute en effet qu'il a été lamentablement — *shockingly* — négligé par ses compatriotes.

Il n'existe pas encore d'édition anglaise de ses œuvres, pas de biographie scientifique anglaise. Et pourtant, on ne peut mettre en question sa grandeur à la fois comme saint, comme missionnaire et comme figure historique.

Dawson rappelle, à ce propos, qu'il écrivait, il y a 22 ans, qu'il fut « un homme qui exerça sur l'histoire de l'Europe une influence plus profonde qu'aucun autre Anglais qui ait jamais existé. » Et bien que cela semble, à première vue, une exagération, Dawson assure que « cela, pour lui, reste strictement et littéralement vrai ». Sans doute, il ne fut pas un héros à la Carlyle, il ne présente à aucun degré, ces caractères démoniaques tant prisés des écrivains romantiques. Il fut « un serviteur plus qu'un maître de son siècle ». Mais c'est justement cela qui mérite notre respect et notre vénération.

Son œuvre se situe auprès de celle des grands créateurs du christianisme médiéval, un saint Benoît et un saint Grégoire.

Chose qui rend plus étrange l'oubli dans lequel on le tient, on possède de lui les documents les plus riches. Ses lettres, notamment, sont, a-t-on pu dire, « le corps de correspondance le plus remarquable qui ait survécu des âges obscurs. » Non seulement, nous avons de lui des lettres officielles, adressées aux princes francs ou aux papes, mais aussi des lettres intimes adressées à des amis d'Angleterre ou de Germanie, et où se reflète l'ambiance de l'époque, au point que ce sont des té-

moignages inappréciables de la culture anglo-saxonne du temps.

Même les spécialistes qui ont étudié cette époque ont rarement tenu assez compte de cette correspondance. Quelle surprise que la révélation, par Boniface, dans ses lettres, d'un humanisme chrétien, en un temps réputé barbare et illettré !

Sans doute, il faut tenir compte de ce fait que Boniface était de noble naissance, peut-être même de descendance royale. D'autre part, il était moine. Et les monastères étaient des foyers de haute culture. Dawson indique le double courant qui a agi sur le développement culturel des monastères anglo-saxons d'alors : un courant venant d'Irlande par Lindisfarne et Malmesbury, et un courant venant de Rome, par Cantorbéry, Jarrow et Ripon. Mais, dit-il, se fut la tradition romaine et bénédictine, issue d'Augustin de Cantorbéry et des autres apôtres du monde anglo-saxon, qui prédomina et donna à la culture de ce pays ses traits caractéristiques. Ce furent Willibrord et Boniface qui prolongèrent l'action de Grégoire-le-Grand et d'Augustin de Cantorbéry. Par eux, la culture passa aux Pays-Bas et en Allemagne occidentale. Boniface appartient donc à la lignée des grands transmetteurs de la civilisation chrétienne.

Nous voyons par ses lettres qu'il avait le génie de l'amitié, et qu'il resta en contact constant avec son pays d'origine. Aussi, après son martyre, l'archevêque de Cantorbéry écrivit-il à saint Lull, son disciple, une lettre qui prouve que toute l'Eglise d'Angleterre reconnaissait sa grandeur, et déjà le *canonisait*, en le plaçant auprès de S. Grégoire et de S. Augustin, patrons de l'Angleterre chrétienne. C'est, dit Dawson, « un exemple presque unique d'un culte public et officiel rendu à un personnage contemporain. »

Et pourtant, ses contemporains n'ont pu mesurer la grandeur de son œuvre. Ils voyaient en lui un grand missionnaire et un grand saint, mais ils ne pouvaient se douter de l'influence qu'il devait avoir sur l'avenir de l'Europe et du monde. Il n'y avait jamais eu autant d'ombres sur la civilisation en Occident. Quand il entra en ligne, tout l'Orient chrétien était aux mains de l'Islam. L'empire byzantin luttait pour son existence même. L'Occident était plongé dans l'anarchie. Alors que Boniface était moine à Nursling, de 711 à 713, l'Espagne était tombée aux mains des Sarrasins. La France était envahie à son tour, par le flot musulman, qui ne s'arrêterait qu'à Poitiers, sous les coups de Charles Martel, en 732. Mais Charles Martel lui-même n'était arrivé au pouvoir que par chance. La mort de Pépin d'Héristal, en 714, avait laissé le royaume franc en désarroi, et ce ne fut que son fils naturel, Charles Martel qui rétablit la situation.

Jusqu'à sa mort en 741, Charles Martel se montra l'ami et le défenseur de Boniface dans ses missions, mais un ami peu sûr et peu scrupuleux. Entre eux, rien de commun, à part les intérêts du moment. Charles était un guerrier, un homme de sang et d'action. A l'égard de l'Eglise, il se comportait en maître et distribuait les bénéfices épiscopaux à sa guise, pour récompenser ses compagnons d'armes, sans regarder à la vertu ni au savoir. Un de ses capitaines, Milon, brave soldat, mais chrétien médiocre, avait reçu ainsi les évêchés de Trèves et de Reims.

Boniface se taisait, ne pouvant remédier à de tels abus. Il s'adonnait à sa tâche magnifique de conquérant spirituel, fondait des églises, bâtissait des monastères, répandait la doctrine et la vie chrétiennes en Allemagne. Pourtant, il faudrait bien qu'un jour l'Eglise franque fût réformée. C'était pour elle une question de vie ou de mort. Dans ce dilemme, Boniface se tournait vers la papauté. L'un des traits les plus frappants de son caractère et de son activité, c'est sa soumission, sa confiance filiale, son dévouement envers Rome. En 722, il avait prêté envers le pape Grégoire II le même serment que faisaient les évêques suburbicaires. Il se regardait comme le sujet direct du pape, comme son vassal, son obligé, son homme-lige, dirait-on plus tard. C'était déjà, au sentiment de Dawson, le Moyen Age qui naissait : à la place des liens hiérarchiques de jadis, on voit apparaître, avec Boniface des liens d'un nouveau genre : l'hommage féodal, le loyalisme, la fidélité, des sentiments qui étaient profondément enracinés dans les traditions celtiques et germaniques.

A la mort de Charles Martel, le royaume franc eut deux chefs : Pépin-le-Bref et Carloman. C'étaient d'autres chrétiens que leur père. Boniface fut tout de suite leur conseiller spirituel. Toute une série de conciles réformateurs, sur leur demande, furent dirigés par lui, à partir de 742, d'abord avec Carloman, puis après 744 avec Pépin, enfin en 747, pour toute l'Eglise franque. L'œuvre de ces cinq ans (742-747) fut décisive pour l'avenir de la France, de l'Europe et du monde. Trois facteurs y ont coopéré : Boniface et les moines réformateurs — la papauté — la monarchie franque. C'est déjà la renaissance carolingienne qui se prépare.

Ces quelques notations suffisent, pensons-nous, à dessiner le rôle magnifique de Boniface dans l'évolution de la civilisation en son siècle. Charlemagne, en faisant appel à Alcuin, plus tard, fera voir qu'il savait de quel côté, alors, venait la lumière.

Citons en terminant ce passage de la lettre de S. Cuthbert, archevêque de Cantorbéry, à S. Lull, à la mort de Boniface :

« Nous rendons grâces à l'ineffable bonté de Dieu de ce que le peuple anglais, habitant en Bretagne, a mérité d'envoyer au combat spirituel, aux yeux du monde, un savant et un soldat du Christ aussi grand avec les disciples qu'il avait formés et instruits pour le salut de tant d'âmes... C'est pourquoi, à la suite des apôtres et évangélistes, nous le tenons et vénérons parmi les plus grands docteurs de la foi orthodoxe. Et ainsi, dans notre Synode général, nous avons décidé de célébrer le jour où lui et ses compagnons souffrirent le martyre, par une fête solennelle et annuelle, parce que nous avons confiance et nous fondons en lui notre espoir, pour qu'il soit, avec S. Grégoire et S. Augustin, notre patron spécial auprès du Christ, Notre-Seigneur, qu'il a aimé si fortement pendant sa vie et qu'il a si hautement glorifié dans sa mort. »

Comme nous l'avons dit, un tel texte est à peu près unique dans l'histoire des canonisations ! — Notons qu'à la date du 5 juin 1954, le pape Pie XII a adressé une belle Encyclique — *Ecclesiæ fastos* — à l'épiscopat de Grande-Bretagne, Allemagne, Autriche, France, Belgique et Hollande, pour le XII[e] centenaire de la mort de S. Boniface.

VII

Le P. Cavallera

Le n° de janvier-mars 1954 du *Bulletin de Littérature ecclésiastique*, est, pour la plus grande part, consacré, sous la signature de M. E. Boularand, professeur de Théologie positive, au *R. P. Ferdinand Cavallera, S. J.*, qui fut si longtemps l'un des maîtres les plus estimés de l'Institut catholique de Toulouse. Nous nous devons d'apporter à ce vigoureux théologien notre hommage très chaleureux.

Le nom de Cavallera indiquait une origine italienne. Ses parents étaient, en effet, originaires d'Ailoche, au diocèse de Verceil, non loin du lac Majeur. Mais lui-même naquit, le 26 novembre 1875, au Puy-en-Velay. Il avait hérité de ses ancêtres piémontais son ardeur au travail, son sens familial, sa foi profonde, robuste, simple et réservée en son expression, une foi qui ne faisait qu'un avec lui-même pour ainsi dire.

L'une des premières grandes émotions de sa vie fut d'être inscrit au registre de la Congrégation de la Sainte-Vierge, au collège de Vals. Tout jeune, il entra à l'Ecole apostolique des jésuites à Bordeaux, y acheva ses études secondaires, puis, le 11 novembre 1892, n'ayant pas encore ses 17 ans, il fut admis au noviciat de la Province de Toulouse, réfugié à Vitoria, en Espagne. Il eut pour maître des novices un canoniste, qui fut plus tard son collègue à Toulouse, le R. P. Jules Besson. Il devait écrire de lui, à sa mort en 1941 :

« Il s'efforçait d'inculquer les dévotions essentielles : l'amour de Notre-Seigneur et de son Eglise, le zèle de la gloire divine, la préoccupation de se préparer, par une fidélité constante, à être plus tard de bons ouvriers dans la vigne du Seigneur. L'âme était dilatée, tout en apprenant à se renoncer dans le détail quotidien. »

Les divers séjours du P. Cavallera en Espagne lui donnèrent de posséder à fond la langue espagnole, et de bien connaître de la spiritualité du XVI[e] siècle. C'est ce qui lui permettra de diriger avec compétence une thèse aussi érudite et originale que celle du P. Fidèle de Ros, O. C. M., sur François d'Osuna.

Après ses premiers vœux, prononcés le 13 novembre 1894, il devient successivement « auditeur de rhétorique » et « auditeur de philosophie », à Toulouse, à Uclès (Espagne), enfin à Vals-près-le-Puy. Le voici *régent*, et il enseigne la grammaire et les humanités au juvénat de Ste-Marie-des-Champs (Toulouse), puis la rhétorique au Collège de Montpellier, tout en préparant sa licence ès-lettres. De 1902 à 1903, il est à Jersey, « en exil ». N'étant pas encore naturalisé Français, il n'est pas question pour lui de service militaire.

Ce fut au cours de ces années laborieuses, qu'il apprit à parler l'espagnol, l'italien, à lire couramment l'allemand et l'anglais, tout en enseignant le latin, le grec et le français. On remarquait en lui un tel goût des livres qu'il fut presque partout attaché à la bibliothèque, soit comme aide, soit comme directeur. La persécution qui sévissait alors contre les Congrégations, et contre la sienne en particulier, n'empêcha aucunement qu'il se formât dans la Compagnie des hommes éminents — nous parlons naturellement de la France — tels que les PP. Portalié, Prat, Adhémar d'Alès, Valensin, de Guibert, Pinard de la Boullaye, Teilhard de Chardin. Dans cette généreuse pléiade, qu'il serait aisé d'élargir encore, le P. Cavallera devait faire très bonne figure. C'était l'époque du « modernisme ». Les esprits fermentaient. *Oportet hæreses esse*, a dit S. Paul d'un mot puissant ! Rarement, hérésie fut l'occasion d'une floraison aussi puissante au sein de l'Eglise catholique. Dans le monde des jésuites d'alors, ce qui dominait se traduisait dans ce simple mot de l'un d'eux : « Nous voulions faire quelque chose ! » Le P. Cavallera était au nombre des plus impétueux. Il dévorait les gros volumes de Migne. Le fruit de ses lectures se révéla dans ses thèses de doctorat-ès-lettres. La soutenance eut lieu, en Sorbonne, le 26 janvier 1906. Thèse principale, patronnée par Aimé Puech : *Le Schisme d'Antioche* (IV-V[e] s.). Thèse complémentaire : *Homélie christologique... de S. Eustathe*, traduction latine d'un sermon inédit en grec.

Chose curieuse, les thèses furent signalées, sur un ton « aigre-doux », par l'abbé Saltet, dans le *Bulletin de Littérature ecclésiastique*, ce qui n'empêcha pas le P. Cavallera de devenir, durant 36 ans, le collaborateur et l'ami de M. Saltet, à Toulouse. Au demeurant, l'abbé Saltet avait émis des critiques reconnues actuellement comme en partie justifiées. L'*Homélie christologique*, éditée par le candidat, n'est plus regardée comme étant d'Eustathe.

Au temps de ses thèses, le P. Cavallera était encore au scolasticat d'Enghien, y faisant sa théologie. C'est là qu'il fut ordonné prêtre, le 26 août 1906. Trois ans plus tard, le P. Portalié, professeur à Toulouse, mourait prématurément (58 ans). Le P. Cavallera, qui n'avait que 34 ans, lui succéda, et il resta au poste de professeur de théologie positive jusqu'à la fin de l'année scolaire 1950-1951, soit 42 ans ! Ce que ses étudiants admiraient c'était d'une part son immense érudition, d'autre part sa prodigieuse mémoire. Sa préoccupation dominante, selon ce qu'il écrivait lui-même, devait « être de faire de ses élèves des hommes qui pensent par eux-mêmes. »

On doit au P. Cavallera les *Tables* de la Patrologie grecque de Migne, rédigées en latin, et publiées en 1912 : un précieux instrument de travail. Il donna, à partir de 1913, au *Bulletin de Littérature ecclésiastique*, une série d'articles ayant pour sujet : *Le Décret du C. de Trente sur le Péché originel*. Il y poursuivit le même sujet, en traitant des sacrements, puis de la Pénitence, enfin de la justification, et il mit sur pied de la sorte un grand ouvrage sur les Décrets du C. de Trente, que la mort seule l'empêcha de conduire à sa fin.

Autre instrument de travail important : le *Thesaurus Doctrinæ catholicæ* (vol. de 794 p., paru chez Beauchesne, en 1920), très utile pendant de l'*Enchiridion* de Denzinger.

Mais l'ouvrage capital du R. P. restera : *Saint Jérôme, sa Vie, son Œuvre*, en deux tomes, collection du *Spicilegium de Louvain* (1922). Saltet, critique exigeant, y admirait : « l'étendue et la précision de l'information, l'ampleur du plan, l'ordre, la clarté et le caractère littéraire de l'exposition. » Ce sont là, disait-il, des qualités dont la réunion n'est pas très fréquente.

Il y aurait aussi beaucoup à dire des incursions

et interventions du P. Cavallera dans le domaine de la spiritualité, qu'il connaissait si bien, et en particulier de ses passes d'armes contre dom Festugière et Henri Bremond. Retenons de lui qu'il appliqua de tout son pouvoir la recommandation finale de S. Ignace dans ses Exercices :

« Ce qu'il faut estimer par-dessus tout, c'est de beaucoup servir Dieu Notre-Seigneur, par pur amour. »

Tout le reste, en effet, n'est que fumée et néant. Le R. P. Cavallera, grand serviteur de Dieu, est mort le 10 mars 1954, après une courte maladie. Il avait 78 ans, 3 mois, 14 jours.

VIII

L'équipe volante rouge de Bologne

Je trouve, sous la signature de Joaquin-Luis Ortega, dans *Incunable* de mai 1954, un de ces articles qu'on est convenu d'appeler « formidables », avec le titre suivant : *Une patrouille de « curés », sous les ordres d'un Cardinal, fait front aux communistes italiens*. Un tel titre « tire l'œil » au premier abord. D'autant plus que la revue italienne *Orizzonti*, du 11 avril, avait déjà parlé du même sujet.

D'après *Orizzonti*, la « patrouille » de « curés » dont parle *Incunable* a reçu, dans le pays — au diocèse de Bologne — le surnom d'*équipe volante rouge*. Il s'agit, en effet, d'une équipe, qui est toujours sous pression, et que le cardinal Lercaro, après l'avoir formée, garde toujours sous la main, pour la lancer à l'assaut des positions communistes, dans son diocèse, l'un des plus « rouges » de l'Italie et du monde. J'ai sous les yeux une photo de l'équipe. Ils sont 23, si je compte bien. On les voit avec leur archevêque, autour du Saint-Père. Il y a parmi eux des membres du clergé séculier, et des religieux appartenant à neuf ordres différents, jésuites, franciscains, capucins, dominicains, etc. Les religieux vivent comme leurs confrères dans leurs couvents, mais à toute heure, le téléphone du cardinal peut les appeler : « J'ai besoin de tel Père... » Immédiatement, le père en question part et vient dire : « Eminence, à vos ordres !... » Un jour — ou peut-être une nuit — un supérieur fit timidement observer que l'on bouleversait les horaires :

« Et pendant la guerre, répondit le cardinal, sous les bombardements, gardiez-vous vos horaires ? — « Oh non ! Mais c'était la guerre !... » — « Ami, nous sommes toujours sous les bombardements !... »

La région de Bologne, l'Emilie, a toujours été travaillée par la politique. Au temps de la domination pontificale, on y criait contre les impôts, en hurlant : « Mort au pape voleur ! » La propagande révolutionnaire, puis napoléonienne, a soufflé sur ce mécontentement séculaire. Les Bolonais se rallièrent avec empressement à la monarchie savoyarde contre la papauté. Sous l'occupation allemande, un grand nombre de prêtres furent arrêtés, victimes des haines populaires. Après l'occupation, les meurtres reprirent, cette fois, pour « collaboration ».

En bref, le diocèse de Bologne a eu 56 curés tués par leurs ouailles ! Dom Bedeschi a pu éditer un livre intitulé *L'Emilie tue ses curés*. Et non seulement on les tuait, mais on les torturait avant de les mettre à mort. La lecture de ce livre est hallucinante. Le communisme a bâti sur tout cela. Il donna deux mots d'ordre : 1° Lutte ouverte, rupture totale avec l'Eglise, partout où cela est possible. 2° Ailleurs, politique équivoque et astucieuse reposant sur la feinte possibilité de la coexistence entre l'Eglise et le communisme. La première directive donna des résultats foudroyants : églises fermées, curés assassinés, baptêmes supprimés, mariages purement civils, écoles mixtes, climat d'irréligion haineuse. La seconde directive, réservée aux pays de montagne a reçu le nom de « Pepponisme », c'est-à-dire tactique de Peppone, dans *don Camillo*.

Les choses en étaient là, quand Mgr Lercaro fut nommé archevêque en 1952. Mgr Lercaro est un petit homme, intelligent, pétillant d'esprit, mais surtout plein de bonté souriante et de foi tranquille. Il est né à Gênes, de famille de marins modestes, et il étudia à Rome. En 1947, curé à Gênes, il devient évêque de Ravenne ; en 1952, il passe à Bologne ; en 1953, il est créé cardinal. Avec une haute réputation de sainteté, il a une connaissance profonde des questions sociales. Dès le lendemain de son installation à Bologne, il commença la visite des paroisses, et il ne s'est plus arrêté depuis. Il dort peu, et il est toujours sur la brèche. Son diocèse est très industriel. Le cardinal fréquente énormément les usines. Sa soutane est souvent tachée de farine ou de graisse. Il est vrai qu'il entre dans les usines en « simple curé ». Il y passe des matinées entières et tous les ouvriers le connaissent. Il aime à parler avec eux. Dans le nombre, il y a des femmes et des enfants. Les femmes servent souvent de manœuvres auprès des maçons. De quoi leur parle-t-il ? De leurs travaux, de leurs besoins, de leurs désirs. Peu à peu l'aversion que l'on nourrissait envers les curés, dans le pays, s'affaiblit, s'estompe, disparaît. Il adoucit les esprits, il renverse les préjugés, il rétablit les contacts. Il parle de justice, de charité, d'amour évangélique, et les ouvriers se laissent toucher par ce sourire, cette simplicité, cette bonté. Il en est bien peu qui ne viennent baiser son anneau et qui ne le saluent quand il s'en va.

Il y a pourtant les « durs » qui l'insultent d'une manière telle que peu de chrétiens ne sauraient le supporter. Mais rien ne le rebute. Dans une usine de Casalecchio, si furieusement communiste qu'on ne l'appelle que « le Kremlin », il fut d'abord très mal accueilli. Il y resta quatre heures. Au repas de midi, les ouvriers l'invitèrent à manger avec eux, et il accepta. Il promit de revenir, et il a tenu parole. Il met, du reste, volontiers la main à la pâte. C'est bien de lui qu'on pourrait dire que « les Saints vont en enfer ». Il assure qu'il a appris déjà beaucoup de choses à l'usine et qu'il saurait gagner sa vie par son travail, si cela devenait nécessaire. Il a remarqué ceci qui est grave : c'est là où le métier est le plus dur, le plus inhumain, que l'on est le plus communiste.

Il va sans dire que l'apostolat du cardinal ne se borne pas à des visites. Il organise des fêtes populaires, saines et bienfaisantes, surtout des fêtes d'enfants, des cavalcades religieuses, pour l'Epiphanie par exemple, avec de larges distributions de jouets ou de vivres. Il ne connaît pas de distinctions de parti. Les enfants des communistes

sont aussi bien accueillis et traités que ceux des catholiques. Les communistes n'ont pu faire autrement que de lui décerner officiellement le « Prix de la Bonté ».

C'est après cela qu'il a organisé son « Equipe volante ». Le vrai nom de l'Equipe est *Fraternitas*.

Pour comprendre son action, il faut se souvenir de la situation particulière du diocèse : 56 curés massacrés, des régions entières sans prêtres. L'équipe volante est formée de prêtres jeunes et actifs, pour la plupart fils d'ouvriers, comme le reconnaît la presse communiste. Ils sont habitués aux privations, aux dangers, au risque. Tous par ailleurs sont des gradués en théologie et en Sciences sociales. Enfin, tous sont animés d'un esprit apostolique authentique. Comme on le voit, il s'agit d'une expérience renouvelée sur d'autres bases d'apostolat auprès des ouvriers. Le diocèse est divisé en six zones. Dans chaque zone un groupe, appartenant à l'Equipe volante, compte trois ou quatre membres. La direction générale est aux mains du cardinal, avec un secrétaire qui est le P. Toschi, robuste franciscain.

Il est clair que la « Volante » n'a pas de ministère régulier. Elle court au point menacé. Elle dispose de voitures-fourgonnettes, de hauts-parleurs, de magnétophones. Elle ne laisse aucune attaque communiste sans réponse. Il lui est arrivé de ne pouvoir se faire entendre, au cours d'une Conférence communiste contradictoire. Elle a pris toute la conférence au magnétophone, puis, le lendemain, sur la place publique, elle l'a répétée très fort aux hauts-parleurs, en la réfutant point par point. Elle déclare qu'elle ne fait pas de politique ; elle ne recrute pas de suffrages pour un parti ; elle ne fait pas d'anticommunisme systématique. Mais elle prêche l'Evangile, le catéchisme social de l'Eglise, rétablit la vérité, combat le mensonge. Son langage est simple, vivant, animé, direct.

Alors que l'ex-jésuite Tondi, qui s'est fait communiste, était venu faire des conférences en Emilie, la « Volante » s'est mise à ses trousses et n'a eu de cesse qu'il n'ait été contraint de partir, sous les huées.

Il est arrivé que la Providence a mis ces membres de la « Volante » en évidence, comme ce jour où un incendie éclata sur leur parcours. Ils furent les premiers à combattre le sinistre et eurent la bonne fortune d'opérer un sauvetage sensationnel. La foule impressionnée s'écriait partout : « Vous avez vu ! C'étaient ceux de la Volante ! »

La Volante n'en est qu'à ses débuts. Le pape en suit les efforts et les exploits avec grand intérêt. Il y a là une source d'expériences toutes neuves et une nouvelle méthode d'apostolat, dont il faudra constater les résultats.

IX

Les Origines du culte de saint Joseph

Les *Cahiers de Joséphologie*, édités à Montréal, à l'Oratoire Saint-Joseph, continuent à nous documenter sur l'histoire du culte rendu à S. Joseph. Le n° de janvier-juin 1954 achève la publication de la thèse de l'abbé Dusserre, du diocèse de Lyon, sur les *Origines de la Dévotion à saint Joseph*.

Nous avons dit, dans une précédente Causerie, comment l'abbé Dusserre a mis en évidence le fait que Bernardin de Sienne, réputé l'un des grands propagateurs de cette dévotion, et dont le Bréviaire a emprunté les paroles, pour la fête du Patronage de ce grand saint, en réalité a lui-même suivi de si près le franciscain Ubertin de Casale, qu'on peut dire qu'il l'a copié, souvent de mot à mot. Cela était du reste, au Moyen Age d'un usage courant, surtout au sein d'un même Ordre religieux.

La thèse de l'abbé Dusserre ne pousse que jusqu'aux temps modernes. Elle s'arrête à l'aube du XVI^{e} siècle. C'est donc au XV^{e} que se termine la phase des Origines.

> « Comme pour couronner l'œuvre du siècle et clore cette phase, écrit l'auteur, le pape Sixte IV (1471-1484), qui avait appartenu à la famille franciscaine, introduit officiellement le culte de saint Joseph dans l'Eglise. Le texte du décret qu'il rendit à cet effet ne nous est point parvenu, mais sa promulgation n'en est pas moins certaine, puisque l'édition du Bréviaire romain, qui fut publiée à Venise, en 1479, offrit, pour la première fois, au 19 mars, la fête de S. Joseph. »

Après cette indication, l'abbé Dusserre résume l'ensemble de son étude.

L'antiquité chrétienne ne pouvait ignorer S. Joseph. Son nom était dans l'Evangile. Mais elle ne lui voua ni dévotion ni culte.

L'attitude de S. Epiphane († 413) [5] est nette à ce sujet. Il parle de S. Joseph à plusieurs reprises, mais il n'y a chez lui pas un mot qui traduise une dévotion particulière.

Au V^{e} siècle, cependant, la piété orientale se met en mouvement. Dans le numéro des *Cahiers de Joséphologie* que nous étudions, un autre auteur, Raymond Janin, complétant les données de M. Dusserre, nous explique comment cela s'est produit. On ne peut pas dire que le culte de S. Joseph s'est dès lors établi. L'abbé Dusserre semble être allé trop loin sur ce point. Il écrit en effet :

> « Voici que la piété orientale se met à accorder une place considérable à S. Joseph, comme le prouvent principalement les sermons de S. Ephrem et l'*Histoire de Joseph le Charpentier*. On est alors en présence d'une dévotion vivante qui s'épanouit en culte. S. Joseph a une fête avec lecture liturgique, et même un temple lui est dédié... »

Le langage de M. Janin est assez différent. Il dit au sujet de tout cela :

> « De bonne heure, les chrétiens voulurent avoir sur l'enfance du divin Sauveur, des détails plus circonstanciés. Il se trouva des auteurs, *plus ou moins hérétiques* [6], qui prétendirent combler cette lacune. Ils donnèrent sur les premières années de Jésus des détails romantiques, dans lesquels S. Joseph eut une place de choix... »

Après le *Protévangile de Jacques*, ce qu'il y eut de plus important sur S. Joseph fut l'Apocryphe intitulé l'*Histoire de Joseph le Charpentier*, « qui est sans doute du V^{e} siècle ». Dans cette *Histoire*, il est dit que la fête du bienheureux patriarche est fixée au 20 épiphi (20 juillet). C'est encore à cette date que les Coptes commémorent la mort du père nourricier de Jésus. Mais il ne faut pas croire que la dévotion à S. Joseph ait fait, dès lors, en Orient des progrès décisifs, ni même notables. C'est

[5] Le texte dit bien 413, pour la date de la mort de S. Epiphane, mais la date communément admise est 403.
[6] C'est moi qui souligne.

ainsi, dit M. Janin, que dans les Eglises de rite byzantin (grecque, russe, bulgare, serbe, roumaine, géorgienne), on ne trouve aucun sanctuaire qui soit dédié à S. Joseph. Parmi les 650 églises que comptait Constantinpole du IVe siècle à la chute de la ville en 1453, on trouverait bien 100 églises dédiées à la Vierge, mais pas une seule à S. Joseph. Chez les dissidents d'aujourd'hui, il n'a pas de fête particulière. Le dimanche qui précède Noël, il est simplement commémoré parmi les ancêtres du Christ, sans qu'on lui donne une attention marquée. D'autre part, les théologiens dissidents ne se sont à aucune époque appliqué à l'étude du rôle et de la sainteté de S. Joseph. Leurs traités ne parlent de lui que dans la mesure où ils racontent les événements de la vie du Christ auxquels il fut mêlé. « On ne connaît chez eux aucun livre, même de pure dévotion, qui lui soit consacré, alors qu'il en existe tant en Occident. »

Cette observation de M. Janin nous invite à limiter considérablement l'influence réelle de l'Orient sur la naissance et l'accroissement de la dévotion à S. Joseph. Sans doute, on donne en Occident de nombreuses versions de l'Apocryphe cité plus haut. Mais la piété occidentale ne se met pas encore en mouvement, pour autant.

« On a l'impression, écrit M. Dusserre, qu'il s'agit d'un trésor possédé plus qu'apprécié, et sans doute d'un apport oriental qu'on ne s'assimile pas encore bien. »

Soudain, au XIIe siècle, la dévotion envers Joseph fait son apparition, en Allemagne, avec la poétesse Ava († 1127), et en France avec S. Bernard († 1153).

Que s'est-il produit qui explique ce fait nouveau ?

C'est ici que M. Dusserre avance un fait de grande importance, auquel il faut rattacher aussi le développement de la dévotion au Sacré-Cœur.

« La dévotion tendre à l'égard de S. Joseph, écrit-il, est une conséquence de la dévotion à l'humanité du Christ qui, elle, caractérise la spiritualité du XIIe siècle et de la suite du Moyen Age. »

L'initiateur de génie est ici S. Bernard. Il n'a pas inventé de toutes pièces, certes, la dévotion à l'humanité du Christ. Mais avant lui elle est presque absente de la littérature chrétienne. Avec lui, elle y fait une entrée victorieuse. Pour S. Bernard chaque détail de la vie du Christ provoque la tendresse. Il s'attarde surtout à l'enfance et à la Passion. En parlant de l'enfance, il rencontre S. Joseph. C'est ainsi que ce saint entre dans la dévotion médiévale. Les théologiens purs cependant ne suivent pas encore. « Un saint Thomas d'Aquin, par exemple, parle assez fréquemment de S. Joseph, sans avoir pour lui le moindre mot de dévotion. » Il en est différemment de S. Bonaventure et du franciscanisme en général. François d'Assise continue et intensifie la spiritualité si tendre de S. Bernard. Avec Ubertin de Casale, nous l'avons noté, des progrès décisifs sont faits. Désormais la route est tracée. Barthélemy de Pise, Bernardin de Sienne s'y engagent résolument. Chez les dominicains, la bienheureuse Marguerite de Médole ; chez les chartreux, Ludolphe ; dans l'ordre du St-Sauveur, sainte Brigitte, comptent aussi parmi les promoteurs de ce culte.

« Le XVe siècle, conclut M. Dusserre, marche dans le sillage du XIVe. C'est toujours la passion enthousiaste pour la sainte humanité du Christ. On reste attiré par les mystères de la crèche et de l'enfance. On contemple avec tendresse, à côté de l'Enfant-Dieu et de sa Mère, le père adoptif de Jésus, l'époux de Marie. »

Ce rapprochement se fait d'une manière systématique. Thomas A Kempis, l'auteur de l'*Imitation*, donne la règle suivante, dans son ouvrage *Vallis Liliorum* (chap. 33) :

« Cherche non seulement Jésus, mais encore les disciples de Jésus et tous ceux qui l'aiment. Cherche la familiarité des saints apôtres et des parents de Jésus. »

En résumé : c'est en cherchant Jésus, en allant à Jésus, que l'on devait rencontrer et que l'on a en fait découvert S. Joseph. La dévotion et le culte de S. Joseph ne sont qu'une extension de la dévotion et du culte de Jésus-Christ. Et cela seul en établit la légitimité et la fécondité.

X

Un pays inaccessible : La Mongolie extérieure

Je voudrais emprunter maintenant à la *Nouvelle Revue de Science missionnaire* (fasc. I, de 1954), une étude de Jos. Van Hecken, sous ce titre : *Les Missions chez les Mongols aux temps modernes.*

Cet article nous transporte au désert de Gobi, c'est-à-dire dans une immense plaine sablonneuse et caillouteuse, située entre la Chine et la Sibérie, et qui ne mesure pas moins de 1.531.000 km ^{2}, soit trois fois l'étendue de la France. Au centre, c'est l'aridité. Mais sur le pourtour montagneux abondent les vallées fertiles, boisées et herbeuses. Cette région fut habitée jadis par des nomades. Plusieurs races s'y disputèrent le pouvoir. La dernière en date fut celle des Mongols. Aux XIIIe et XIVe siècles, les Mongols partirent de là à la conquête de l'Europe. C'était le célèbre Gengiskhan qui les entraînait. Il fit des exploits prodigieux, mais les Mongols, après lui, se trouvèrent dispersés sur de si vastes étendues, qu'ils se divisèrent et furent absorbés dans beaucoup de pays par leurs propres victimes. Ce fut le cas des Mongols de Perse, d'Afghanistan, de Russie, de Sibérie et en partie de ceux de Chine.

La région de Gobi resta aux mains d'une tribu mongole particulièrement fidèle à l'esprit de la race, la tribu des *Khalka*. On l'y trouve solidement établie à partir de 1552, et le pays est divisé en 4 khanats. En 1691, ces 4 khanats reconnaissent la suprématie des empereurs mandchous de Chine. Ces empereurs envoyèrent un haut-commissaire, appelé *amban* à Ourga, et appelèrent ce pays des Khalka la *Mongolie extérieure*.

Quelle était alors la religion des Mongols ? C'était le *lamaïsme*, ou forme thibétaine du bouddhisme. Les empereurs mandchous favorisèrent par tous les moyens ce lamaïsme. Cette religion avait à sa tête un *lama*, nommé par le Dalaï-Lama de Lhassa, capitale du Thibet. Ce lama devint le chef de toute la nation mongole. Le titulaire de cette fonction fit construire en 1664 le grand monastère lamaïque d'Ourga, où il résida. A l'exemple de ce monastère vénéré, il s'éleva chez les Mongols d'innombrables couvents appelés *lamaseries*. Et cela a duré jusqu'à nos jours, si bien qu'en 1918, sur une population d'environ 600.000 Mongols-Khalka, on comptait

près de **120.000 lamas — un sur cinq habitants !** — répartis dans 2.648 monastères bouddhiques. Ourga, la capitale comptait, à elle seule, 13.000 lamas sur 38.000 habitants — un sur trois !

Cette extraordinaire expansion du lamaïsme eut un double résultat : d'une part, la Mongolie en a été presque dépeuplée. C'est l'un des pays du monde où la population est le moins dense : pour un pays trois fois grand comme la France, moins d'un million d'habitants actuellement : environ 1/2 habitant par km² !

D'autre part, ce peuple guerrier, ce peuple de conquérants du XIIIe siècle, s'est changé en un peuple de paisibles bergers dont toute la vie, tout l'être sont pétris de lamaïsme.

Et tout en voyant bien que le lamaïsme conduisait leur race à la disparition progressive, les Mongols lui étaient si farouchement attachés qu'ils ne toléraient aucune autre religion, chez eux ! Cet antagonisme religieux atteint son apogée le 4 décembre **1911**, lors de la proclamation de l'indépendance de la Mongolie extérieure, quand le Da Lama Dzéreng Tchimed, soutenu par les Russes, chassa l'*amban* chinois, Santo, et se fit proclamer empereur des Khalka, prenant le titre de Bogdo Djabsoun Damba Khoutougtou Khan.

C'était le temps où la Chine venait de se transformer en République. Elle ne pouvait réagir. Elle négocia, et selon la tradition chinoise, c'est-à-dire lentement, interminablement. Finalement, en 1915, le traité de Kiatka, du 17 juin, rétablit l'amban chinois en Mongolie. Ce pays n'avait été que 4 ans autonome. Les Russes, retenus par la guerre d'abord, puis par la révolution bolchéviste, laissèrent la Chine affermir son antique autorité en Mongolie.

Mais avec le rétablissement de l'autorité chinoise, aurait pu s'opérer l'entrée des missionnaires catholiques. Des commerçants chinois vinrent s'établir à Ourga, à Mai-mai-tcheng, à Kiatka, à Ouliasoutai, à Kobdo, c'est-à-dire dans les villes de Mongolie. Et dans le même temps on espéra voir venir les premiers missionnaires. Sans doute, la Mongolie faisait déjà partie — sur le papier — des territoires missionnaires. Elle était incluse, depuis 1690, dans le diocèse de Pékin. En 1783, ce furent les Lazaristes français qui en eurent la charge. Mais dans toutes les statistiques de l'époque, le nombre des chrétiens de Mongolie demeure à *zéro !* En 1839, seulement, le P. Gabet, lazariste, entreprit un voyage à Ourga et Kiatka, mais sans résultat. Le 16 août 1840, la région des Khalka fut séparée du diocèse de Pékin et réunie au Vicariat de Mongolie intérieure, (c'est-à-dire en Chine), récemment créé. Le Vicaire apostolique Mgr Mouly envoya deux missionnaires, les PP. Gabet et Huc, en Mongolie extérieure, pour y fonder un poste. Nous avons tous lu, dans notre jeunesse, le passionnant récit du voyage de ces deux pionniers, qui atteignirent Lhassa, au Thibet, mais sans arriver au but qui leur était assigné.

En 1865, les Lazaristes transmirent le Vicariat de Mongolie aux Missionnaires de la Congrégation du Cœur Immaculé de Marie (Scheut), en abrégé C.C.I.M. La Mongolie extérieure restait toujours impénétrable. Concentrant tous leurs efforts sur la Mongolie chinoise, les Vicaires apostoliques n'envoyèrent jamais de missionnaires chez les Khalka. Par hasard en 1900, un groupe de 15 missionnaires de Scheut, chassés du pays des Euleud Alachan, arrivèrent, le 10 octobre à Ourga. Mais l'amban chinois leur intima l'ordre de partir dans les deux jours. Ils furent les derniers missionnaires catholiques à fouler le sol de Mongolie extérieure.

En 1911, quelques lamas s'étant établi, hors de Mongolie, auprès d'une mission catholique, se convertirent, mais peu après, ils apostasièrent et rentrèrent dans leur pays.

Tel était donc la situation en 1919, lors du rétablissement total de l'autorité chinoise, en Mongolie extérieure. A cette date, les deux Vicaires apostoliques qui se partageaient alors la Mongolie centrale chinoise résolurent de tenter quelque chose en Mongolie extérieure. Ils furent d'avis qu'il n'y avait d'autre moyen que de créer un couvent de religieux dans ce pays si bien peuplé de couvents. Ils proposèrent donc à Rome la séparation de la Mongolie extérieure, son érection en mission indépendante, qui serait confiée à un ordre de moines vivant en communauté. Mais Rome n'entra pas dans ces vues.

Pendant ce temps, la région des Khalka était agitée par des convulsions intérieures. Le 4 juillet 1920, le général chinois Hsü Chou-tcheng, était destitué de son poste d'*amban* et rappelé à Pékin. Les Khalka s'unirent alors aux Russes et aux Bouriates pour chasser les Chinois. Ceux-ci se vengèrent sur les Russes qui habitaient la Mongolie. L'unique Américain qui se trouvait à Ourga, comme représentant d'une compagnie commerciale, dont le centre était à Kalgan, sollicitait la venue d'un missionnaire catholique. Mais la situation était telle qu'il était impossible de lui donner satisfaction.

Le P. Rutten, alors supérieur général de Scheut, mais qui connaissait à fond les problèmes de Mongolie, était d'avis d'y aller voir. Mais en 1921, la ville d'Ourga était prise par « le Chef Noir », à la tête de bandes russo-bouriato-mongoles, les Chinois étaient massacrés et chassés. Le directeur de la Compagnie américaine de Mongolie, M. Coltman fut tué lui-même à la porte de la ville de Kalgan. Les projets du R. P. Rutten étaient ainsi paralysés. En février 1921, le Djabsoun Damba Khoutougtou Khan, fut couronné, pour la seconde fois, empereur. Avec lui, c'était le lamaïsme farouche et intransigeant qui reprenait le pouvoir.

Il avait cependant contre lui un Parti populaire mongol, à tendances nettement communistes. Le 13 mars 1921, un membre de ce Parti formait un gouvernement bolchéviste, violemment hostile au « Chef noir » dont le vrai nom était le baron Ungern von Sternberg, chef des Russes blancs (antibolchevistes). Après une lutte sanglante, les troupes de Moscou occupaient Ourga, le 6 juillet 1921. Le 5 novembre de la même année était proclamée la *République soviétique mongole*. Le grand lama, sans disparaître tout à fait, perdit tout pouvoir temporel.

Le P. Rutten obtint alors de Rome que la Mongolie extérieure fût séparée et érigée en mission indépendante. C'était le projet de 1919, qui revenait sur l'eau. Il fallut alors chercher un Ordre contemplatif pour se charger de la nouvelle mission. En attendant, elle fut confiée à la Gongrégation de Scheut.

De 1921 à 1925, les diplomates bolchevistes n'eurent d'autre but que de se faufiler dans les rangs

gouvernementaux chinois. Pendant que les troupes de Moscou occupaient Ourga, Moscou signait un traité avec Pékin reconnaissant la Mongolie extérieure soviétique, comme partie intégrante de la République chinoise. Durant la même période, un Français, M. Persender, avait fondé à Kalgan une société de commerce, qui faisait un trafic de thé et de laine entre Kalgan et Ourga. Il aurait pu être d'un grand secours pour l'entrée des missionnaires en Mongolie extérieure. Mais les communistes frappaient le commerce d'impôts et de contributions si énormes, que M. Persender fit faillite. De nouveau, les projets des missionnaires se trouvaient arrêtés.

Mais voici que le 20 mai 1924, mourut dans son palais, de façon mystérieuse, le Khoutougtou Khan, que les communistes regardaient comme le principal obstacle à la bolchévisation de la Mongolie. Ce personnage, deux fois proclamé empereur, deux fois renversé, n'en gardait pas moins une grande influence dans le pays, en tant que chef des lamas. Sans doute, les infiltrations communistes ne cessaient de ronger cette influence. La mentalité mongole évoluait rapidement et s'imprégnait de bolchévisme à la russe. A la suite de la mort du grand Lama, un Congrès du Parti s'ouvrit, le 4 août 1924, à Ourga, et se donna ouvertement pour tâche la révolution « contre la résistance des féodaux et des hauts dignitaires de l'Eglise lamaïque. » Le Congrès mit sur pied une Constitution nouvelle, qui fut approuvée par une Assemblée nationale, siégeant du 8 au 28 novembre 1924. Aux termes de cette Constitution, la République soviétique mongole déclarait vouloir « anéantir le système féodal et théocratique » qui avait existé jusque-là. Il était interdit aux lamas de percevoir des taxes au profit du culte et des couvents. Les terres des lamaseries étaient expropriées. L'Eglise bouddhique était séparée de l'Etat, la religion proclamée affaire privée. Une mission protestante qui existait à Ourga fut expulsée.

On ne s'explique pas comment, dans ces conditions, il put se faire que le R. P. Rutten, mal informé, ait pu croire que le moment était venu d'envoyer des missionnaires en Mongolie extérieure, et d'y fonder un monastère ayant les allures d'une lamaserie, pour entamer l'évangélisation d'un pays resté jusque-là inaccessible.

Au cours de l'année 1926, des préparatifs furent faits en ce sens. Des missionnaires furent pressentis et firent en vain de timides mais solides objections. Sans doute, les communistes, maîtres du pays des Khalka, lançaient des invitations aux Mongols cultivés de Chine et aux étrangers, pour aller exercer en Mongolie n'importe quelle activité d'apparence civilisatrice, c'est-à-dire ouvrir des écoles, faire des conférences, etc. Mais tout cela n'était qu'un leurre. On fit encore, en 1929 et 1930, des plans de mission. On prépara des missionnaires, on leur fit apprendre le mongol. On fonda des missions sur les confins sino-mongols, en Tchagarie. On réussit même à ordonner prêtres trois Mongols, du diocèse chinois de Ningsia.

Mais jusqu'à présent, aucun de ces missionnaires n'a pu pénétrer en Mongolie extérieure.

C'est qu'il faut bien distinguer la Mongolie extérieure de la Mongolie intérieure. La première, qui s'était déclarée indépendante de la Chine, dès 1924, ne connaissait plus que les méthodes en usage à Moscou. Elle était donc séparée du reste du monde par un véritable rideau de fer. Au cours de 1945, alors que les communistes chinois commençaient à peine leur campagne de conquête, sous la direction de Mao-Tsé-toung, le peuple khalka avait de nouveau proclamé son indépendance à l'égard de la Chine, par un plébiscite non moins unanime que ceux qui sont en usage en U.R.S.S. Le gouvernement de Mao-Tsé-toung, en 1946 (5 janvier) accorda, de plus ou moins bon gré, cette indépendance. Par le fait même, la Mongolie extérieure tomba entièrement et définitivement sous le joug russe. Nul ne put pénétrer dans le pays, à l'exception des communistes russes.

L'auteur de cet intéressante étude sur un sujet bien peu connu parmi nous raconte qu'en 1932, roulant en auto, avec le R. P. Rutten, sur la route de Kalgan à Ourga, le vaillant vieillard lui dit soudain : « Si j'étais jeune, quoi ! je planterais une tente mongole en pays khalka et j'en ferais ma demeure !... Allons-y aujourd'hui même !... »

Et il appuya sur l'accélérateur. Mais soudain une pluie diluvienne se mit à tomber. En l'espace d'une heure, les belles plaines mongoles furent changées en une suite de lacs aux eaux jaunâtres. L'agréable route d'Ourga devint un affreux bourbier, où l'auto menaçait de s'enliser à chaque tour de roue. Il fallait bien rebrousser chemin !

« Heureusement, déclare l'auteur de notre article, car en pays khalka, nous aurions affronté à chaque pas les gardes communistes. »

Le P. Rutten est donc mort — le 18 mars 1950 — sans avoir pu réaliser ce qui avait été le rêve de sa vie : la pénétration en Mongolie extérieure.

En résumé : deux obstacles se sont opposés à cette pénétration : le lamaïsme d'abord, le communisme ensuite.

« Ces deux obstacles, conclut l'article, sont deux antagonistes qui, comme deux loups, s'entredévoraient. Aujourd'hui, un des deux, le lamaïsme, a été vaincu. Mais le communisme est-il invincible ? Nous ne le croyons pas et nous espérons que ce fléau de Dieu disparaîtra bientôt de la surface de la terre. Alors l'Evangile de la paix et de la charité pourra librement arroser les âmes des Mongols khalka. Et il n'y a pas de doute que la grâce produira dans ces âmes sincères, de magnifiques fleurs de sainteté et de charité chrétiennes. »

C'est là une belle espérance. Souhaitons que le P. Van Hecken, missionnaire du Cœur immaculé de Marie, et grand ami des Mongols, se révèle en cela bon prophète !

XI

Le catholicisme en Afrique

Pour terminer cette Causerie, je me bornerai à reproduire, d'après l'Agence *Fides*, du 26 juin 1954, la statistique suivante :

Dans les territoires qui dépendent de la Propagande, en Afrique, les catholiques ont augmenté en deux ans, c'est-à-dire du 30 juin 1951 au 30 juin 1953, de 1.532.000 unités. Ils ont donc passé de 12.289.000 à 13.821.000. Les missions où l'augmentation a été le plus rapide sont les suivantes : Congo belge, Ruanda-Urundi, Afrique équatoriale française, Cameroun français. Dans ces divers pays

l'augmentation a été en tout de 578.000 unités. Elle a été globalement de 336.000 dans l'Ouganda, le Kenya, el Tanganyka et le Nyassa. Le reste, soit 618.000 se partage entre l'Afrique septentrionale, occidentale, méridionale et insulaire.

Si l'on considère qu'il y a, d'autre part, environ 3 millions de catholiques dans les pays d'Afrique ne relevant pas de la Propagande — Algérie, Egypte, territoires portugais — le total des catholiques africains peut être évalué actuellement — au 30 juin 1953 — à 16.600.000.

Cette statistique est signée L. Schorer. Elle est très encourageante. L'Eglise enfante toujours !

L. Cristiani.

L'«AMI DU CLERGÉ» ET LES LIVRES

Comptes rendus bibliographiques

1. **Marie et Saint Bernard.** — **In-4 de 128 p., avec de très nombreuses illustrations, 400 fr.** — **En vente à l'abbaye de N.-D. de Sept-Fons,** par Dompierre-sur-Besbre (Allier), 1954.
2. **Pie X.** — **Gr. in-8 de 240 p. ; broché, 1500 fr. ; relié, 2100 fr.** — **Paris, Desclée de Brouwer, 1954.**
3. DANIEL-ROPS. — **Histoire Sainte. Paysages et documents.** — In-4 illustré, 112 p. — **Paris, Arthème Fayard, 1954.**

1. — L'année mariale, si proche de celle qui ramenait le 8e centenaire de la mort de saint Bernard, a donné à la belle revue canadienne « *Marie* » (Nicolet, Québec), de rassembler, dans son numéro de mars-avril 1954, 35 articles dus à des plumes très diverses, de celles de cardinaux à celles de savants, de littérateurs et d'artistes, pour mettre en valeur la piété du saint envers Marie.

Après une introduction générale (9 articles), un premier livre expose la mariologie de saint Bernard, c'est-à-dire sa doctrine sur les beautés (3 articles) et les grandeurs (10 art.) de la Vierge-Mère. Le livre II nous dit quelle fut l'influence du saint docteur sur la dévotion mariale depuis le 12e siècle (4 articles), et spécialement sur la dévotion de la famille cistercienne (9 art.). Les théologiens trouveront dans ces textes des aperçus très précieux qui orienteront leurs travaux dans toutes les directives utiles ; les âmes pieuses seront sous le charme de celui qu'on a appelé à bon droit « le cithariste de Marie »

Ce qui retiendra l'attention de tous, et surtout des artistes, c'est le nombre, la variété, l'heureux choix des très nombreuses illustrations splendidement reproduites sur beau papier par phototypie et héliogravure ; elles sont empruntées aux plus grands maîtres, de l'époque classique surtout ; et c'est merveille de constater à quel point cette revue, parvenue à sa septième année, réussit à maintenir son illustration à une telle perfection, non seulement soutenue, mais croissante. Elle mérite bien l'éloge que lui décernait naguère l'*Osservatore Romano* qui l'appelait « la plus belle revue mariale du monde ».

2. — Pour être juste il faudrait encore accroître la louange pour parler du *Pie X* que publie, au moment de la canonisation, la maison Desclée de Brouwer. C'est vraiment « une biographie en images », comme l'annonce le sous-titre. Le texte, écrit par Nello Vian, secrétaire à la Bibliothèque Vaticane, suit Pie X dans toutes les étapes de la prodigieuse carrière qui devait le conduire ici-bas du modeste logis de l'employé de mairie de Riese jusqu'au trône du Vatican, et par delà la tombe jusqu'aux gloires de la canonisation. Ce récit, outre deux esquisses cartographiques utiles, est accompagné et tout illuminé par 150 héliogravures parfaitement réussies, reproduisant les monuments, les paysages, les foules et très fréquemment la douce et énergique figure du Pontife. Ces portraits et les vues de paysages nous semblent, au point de vue artistique, ce que ce volume présente de mieux réussi. L'éditeur a escompté le succès, puisque le texte explicatif et le récit biographique paraissent simultanément en français, en italien, en allemand, en espagnol, en portugais et en néerlandais.

3. — Cet ouvrage est essentiellement un album historique, dont chaque image ou document est accompagné d'une rapide explication archéologique ou rappel d'un fait historique. Sauf quelques cartes, tous les documents sont des photographies, qui toutes sont hautement significatives et dont quelques-unes sont en elles-mêmes de belles œuvres d'art.

La plupart des cartes sont des esquisses pour enfants, ainsi que les tableaux statistiques ou généalogiques. Les images et leurs explications sont destinées au grand public, qui grâce à elles comprendra mieux les textes et les événements bibliques. Quelques photographies plairont aux exégètes et aux archéologues ; mais ces spécialistes savent que ni les paysages actuels sans cesse modelés par le temps et par l'homme, ni les coutumes des Orientaux d'aujourd'hui, ne doivent être présentés sans précaution comme identiques à ce qu'ils étaient aux temps bibliques, surtout les plus reculés.

Ce livre, évocateur et artistique, devra se trouver dans toutes les familles et tous les collèges chrétiens.

Romano GUARDINI. — **La puissance.** — In-12 de 122 p., traduit par J. Ancelet-Hustache. — Paris, Ed. du Seuil, 1954.

L'A. a publié précédemment un essai sur *La Fin des temps modernes* (*Ami*, 1952, p. 288). Il reprend ici les mêmes vues et les développe. Après avoir montré que la notion de puissance est propre à l'être raisonnable, il l'étudie dans la Bible et la théologie, rappelant notamment que la force chrétienne est parfaitement compatible avec l'humilité bien comprise. Puis il trace les grandes lignes de l'histoire de la puissance de l'homme. Il signale les conséquences bonnes et mauvaises que cette évolution entraîne dans la société, et il tâche de discerner en quel sens se dirige l'humanité actuelle. Il conclut que l'homme peut agir sur l'évolution de l'histoire, à condition de dominer la technique par la maîtrise préalable de lui-même, par le recueillement et la prière, et la docilité aux leçons du réel.

Ce nouvel essai, moins dense et moins neuf que le précédent, sera surtout utile aux lecteurs un peu cultivés qui n'ont pas lu ce dernier. Il les aidera à réfléchir sur la situation de l'homme contemporain et à agir en conséquence.

J. PINSK. — **L'espérance de la gloire.** — **In-8 de 260 p. Traduit de l'allemand.** — **Paris, Alsatia, 1954.**

La composition des dix essais recueillis dans ce volume s'est échelonnée sur plus de vingt années, donc sans plan préconçu. Leur groupement se justifie toutefois par les principes qui les inspirent (dogmes de la création, de la grâce, de l'Incarnation, des sacrements) et leur orientation vers une vie spirituelle profonde et pratique. Voici la succession des sujets traités : l'union de la création à Dieu, le monde à la lumière de la Révélation, la création dans la clarté de l'eucharistie, l'état de l'humanité en Adam et dans le Christ, la grâce, l'Ascension, la réalité religieuse de l'Eglise, du diocèse et de la paroisse, les Epousailles

du Christ et le mariage chrétien, la pénitence, la liturgie des défunts.

La doctrine est habituellement sûre. Çà et là quelques expressions sont excessives ou hypothétiques, mais les plus importantes d'entre elles ont été mises au point dans des notes par les traducteurs. La forme est ample, un peu austère. Ce volume pourra être conseillé aux fidèles sérieux, désireux d'approfondir leur religion et d'en vivre.

Odette PHILIPPON. — **L'esclavage de la jeune femme dans le monde contemporain, ou la prostitution sans masque.** — In-12 de 258 p., 700 f. — Paris, Téqui, 1954.

Avant de s'étonner qu'un tel sujet soit traité chez un éditeur catholique, que le lecteur veuille bien réfléchir à ces paroles de S. S. Pie XII : « L'obstacle le plus redoutable, peut-être, à votre action, n'est pas l'hostilité déclarée des ennemis de Dieu et des âmes, ni celle des libertins qui se voient arracher leurs proies, ni celle plus ignominieuse encore des trafiquants qui s'enrichissent sans vergogne de ce qu'on appelle avec une horrible mais rigoureuse exactitude « *la traite des blanches* ». Cette hostilité, malgré son infamie, est, somme toute, encore assez compréhensible. Mais ce qui est plus étrange, vu la valeur de l'enjeu, c'est qu'il vous faille vaincre l'indifférence, l'insouciance, l'ironie même de gens qui se croient chrétiens corrects, catholiques convaincus et pratiquants. Leur dessiller les yeux, leur faire prendre conscience de la gravité du mal et de leur propre responsabilité, éveiller leur intérêt, gagner leur sympathie, obtenir leur concours sous quelque forme que ce soit, n'est pas la partie la moins importante ni la moins ardue de votre tâche. » (*Discours* au Congrès International des *Œuvres de Protection de la jeune fille*, 30 septembre 1948).

Que cet ouvrage réponde parfaitement aux préoccupations du Souverain Pontife, nous en avons pour garant la lettre-préface du cardinal Feltin qui déclare que ce travail « est une œuvre bienfaisante, capable d'éclairer un grand nombre d'âmes qui, par insouciance ou par délicatesse se refusent à connaître un problème grave ». Que ces pages aient une indiscutable valeur de documentation, c'est ce qu'affirment, dans des pages reproduites au début du livre, MM. Georges Duhamel, de l'Académie française, Paul Calon et Robert Falcon, conseillers à la Cour de Cassation, Jean Lhermitte, de l'Académie de médecine.

L'auteur, enquêteuse sociale, avait consacré un premier ouvrage à l'enfance délinquante, sous ce titre : *La jeunesse coupable vous accuse* [1] ; c'est une enquête faite dans 25 nations des cinq continents, portant sur 18.376 cas de jeunes filles et femmes mineures versées dans des « Instituts de réforme ». Elle aborde ici un problème plus douloureux encore, qui fait la honte de notre civilisation moderne : il y a des femmes, très nombreuses, qui, pour servir à la luxure de l'homme, sont des esclaves, enlevées par force et par ruse, vendues comme du bétail, prises dans des réseaux organisés savamment, impossibles à rompre, et devant lesquels la police se déclare impuissante, faute de textes législatifs l'autorisant à intervenir comme il le faudrait. Ces textes ont été élaborés aux Nations Unies, et signés par des gouvernements ; mais ceux-ci ne les convertissent pas, ou pas suffisamment, en lois nationales.

M[lle] Ph. prouve la réalité des faits : une immonde et criminelle association internationale pratique la « traite des blanches », comme jadis les « négriers » se livraient à la capture et au commerce des Noirs d'Afrique. Elle recherche les causes de cette institution, et la trouve dans le vice impur de l'individu masculin, et dans la cupidité des recruteurs de femmes esclaves, lesquels édifient sur ce trafic de scandaleuses fortunes. Elle explique, par de nombreux exemples, « comment la traite tend ses filets », montre « le sort des victimes », c'est-à-dire « les travaux forcés du vice » imposés à ces femmes. Elle donne des détails plus nombreux sur ce qui se passe en France, et après une enquête sur la psychologie de ces malheureuses victimes, elle indique les conditions de leur relèvement et montre ce qu'il faudrait faire pour prévenir prostitution et proxénétisme.

Tout cela est dit sans étalage d'indignation, avec une précision plus convaincante que des morceaux d'éloquence, « avec beaucoup de tact et d'esprit chrétien », déclare le cardinal Feltin. Nos confrères, après l'avoir lu, verront entre les mains de qui ils peuvent mettre l'ouvrage. Ils le feront lire sans hésitation aux pères et mères de famille ; et nous croyons qu'en des cas nombreux, ils pourront le conseiller aux grandes jeunes filles et parfois même à leurs frères. Il est des réalités qui, si pénibles qu'elles soient, ne doivent pas être ignorées.

[1] Paris, Librairie du Recueil, Sirey.

Films-fixes catéchistiques. — 1. **La Miche de Pain**, 4e année : **Histoire Sainte.** 4 films en couleurs (no 8601 à 8604), 2.640 f. — 2. **La Sainte Messe.** 4 films en noir (no 9291 à 9294). 1.236 f. — 3. Les « **Chiffonniers d'Emmaüs** ». 2 films en noir (no 9455 et 9456). — **Editions du Berger**, 4, rue Cassette, **Paris-6e**.

1. — Les images des livrets de *La Miche de Pain* n'étant pas d'un assez grand format pour être vues par beaucoup d'enfants à la fois, les éditeurs les ont transposées en films. Les trois premières années sont déjà parues. Celle-ci est due à la collaboration de M. l'abbé Tribou et de M. le chanoine Jenny. Les illustrations sont de Geneviève Mangin. Les sujets traités sont : la Création, les Patriarches, les Hébreux en Egypte, et au désert. Les principaux épisodes bibliques sont relatés, montrant la continuité de l'action de Dieu. Les dessins sont bien réussis et de nature à intéresser vivement les enfants. Chaque film se termine par quelques versets de psaumes susceptibles d'être chantés. La série complète comptera 15 films et sera terminée en mars 1955. (N. B. Les Ed. du Berger peuvent fournir les fascicules de la 4e année de *la Miche de Pain* : 630 fr.).

2. — L'explication théologique de ce film est de Dom François-Régis Jammes, dont nous avons recensé l'ouvrage (1954, p. 48). Elle met en relief la nécessité du sacrifice de la Croix, son union à la Cène et à la Messe, puis elle suit le déroulement des cérémonies de la messe, sacrifice et sacrement. Les vues sont soit des reproductions de tableaux artistiques, soit des photographies des célébrants, soit, parfois, des scènes de la vie moderne en relation avec le saint sacrifice. L'ensemble est remarquable. (N. B. Les mêmes Editeurs peuvent fournir le volume de Dom J. : 300 fr.).

3. — L'histoire des « Chiffonniers d'Emmaüs » est racontée dès ses origines. Elle nous conduit aux événements de l'hiver dernier vers le milieu du 2e film. L'abbé Pierre a donné « carte blanche » aux réalisateurs de ces films. « Il a simplement souhaité qu'ils soient utilisés par ses amis pour leurs conférences. » C'est dire que cette œuvre, ainsi que la précédente, édifiera aussi bien les adultes que les enfants.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 3 augusti 1954

G. Michel, *vic. gén.*

Le gérant : A. Bordet

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Clergé*
4, rue Claude-Gillot, LANGRES (Haute-Marne)